

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination multiple.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS:

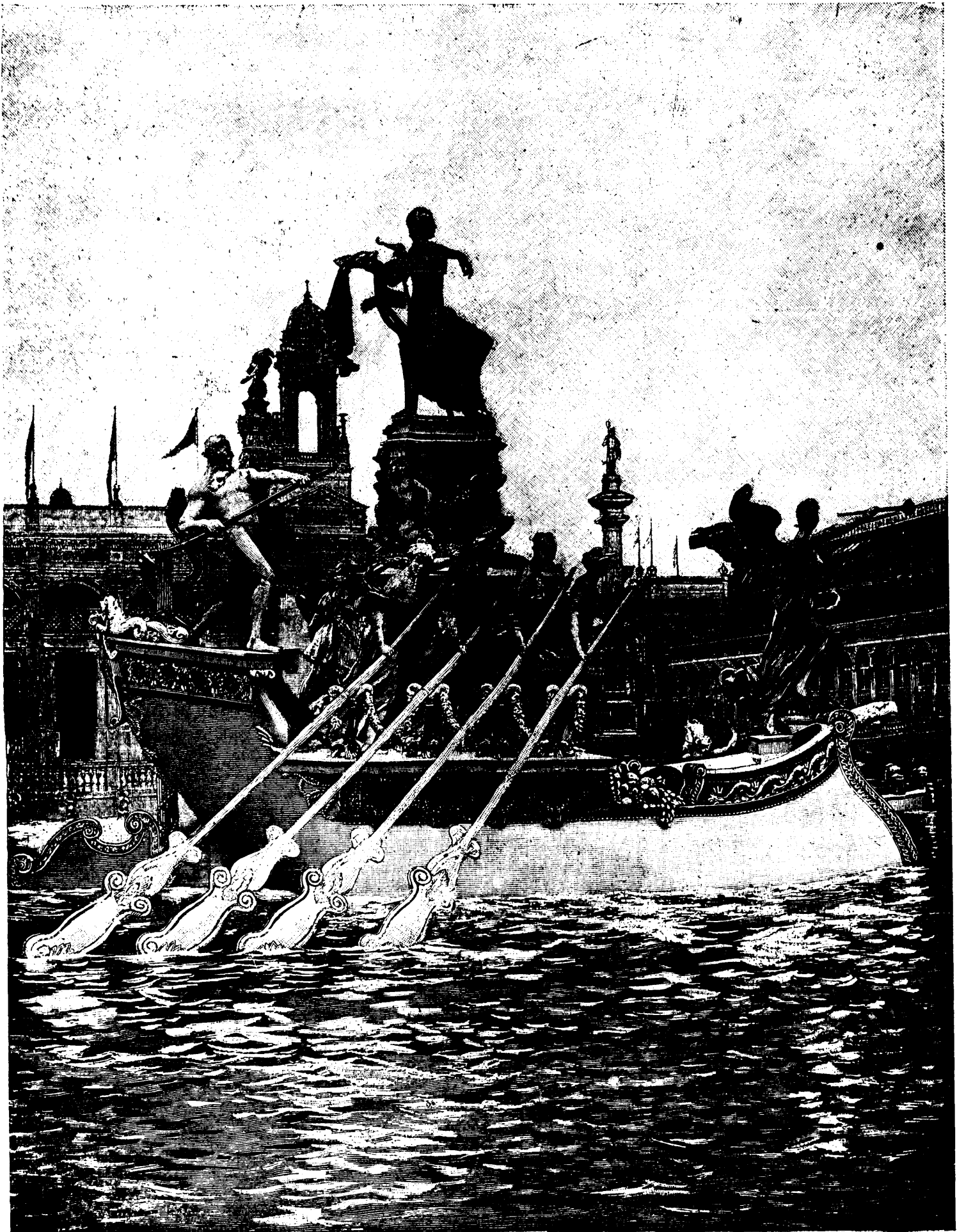
Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

10<sup>ME</sup> ANNÉE, No 476 — SAMEDI, 17 JUIN 1893

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.  
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

## ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



EXPOSITION COLOMBIENNE. — LA FONTAINE MACMONNIES DANS LA GRANDE COUR

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 17 JUIN 1893

## SOMMAIRE

TEXTE.—A mes concitoyens : Notre fête nationale, par Phileas Huot.—Carnet du "Monde Illustré," par Jules St. E.—M. F. X. Archambault. C. R.—Chronique : A combattre, par Pédro.—La fête Dieu à la campagne, par Fauvette.—Nouvelle inédite : Le ténor, par Jules Lanos.—M. Krantz, commissaire français à l'Exposition de Chicago.—Poésie, par Z. Mayrand.—Le général Dodds à Marseille — Récit et monologue : Le pardon du père, par Paul Delair.—Nouvelle : Autour d'une tasse de lait, par Paul Combes.—Notes et faits : Un vampire ; Le piano électrique ; La crinoline ; Filer, tricoter et cuire ; l'Amérique avant Colomb ; La puce à l'oreille.—Feuilletons : Les deux mariages de Cécile ; Les mangeurs de feu.—Enigme, Echecs et Dames.

GRAVURES.—Exposition Colombienne : La fontaine Mac-Monnies dans la grande cour.—Portrait de M. F. X. Archambault, décédé.—L'arrivée du général Dodds à Marseille.—Les différents uniformes des écoles militaires de France.—Exposition Colombienne : La barrière d'or au palais des transports.—Portrait de M. Krantz.—Gravure du feuilleton.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zéloteurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

## A MES CONCITOYENS

NOTRE FÊTE NATIONALE. — HAIT LES AMES !



CHAQUE fois qu'il m'arrive de relire les premières pages de nos annales, je sens battre mon cœur d'une émotion singulière.

Elles sont pour moi, ces pages, la révélation exacte de ce que devait être notre race sur ce sol d'Amérique.

Un mouvement d'orgueil et de légitime fierté enchante alors délicieusement ma mémoire.

Et ce qui fait ainsi se remuer dans mon âme les sentiments d'un patriotisme qui ne fait que grandir, c'est l'événement que voici.

Une voix me souffle à l'oreille que la Providence, dans un regard d'aigle interrogeant les espaces, eût, au quinzième siècle, à la lumière du règne de François Ier, une vision de l'avenir ; et, qu'entrevoiant les royales horreurs de la Maison de France, suivies des formidables journées de 1793, elle détacha de l'arbre séculaire de notre France bien-aimée une pousse puissante et généreuse, qu'elle transplanta délicatement, comme une fleur rare des tropiques, sur le sol vierge du Nouveau-Monde.

Cette pousse vivace et forte, que devait nourrir une sève toute nouvelle, le sang de nos martyrs, c'était le Canada, notre patrie à tous.

Jacques Cartier, abondant nos rivages, était donc un en-cas pour parer au cataclysme, montant comme un point noir à l'horizon des siècles ; c'était, en quelque sorte, pour la Providence, une avant-garde aux frontières de l'avenir.

Du même coup, la France de Richelieu et de Condé nous léguait sa religion, la religion du

Christ, sa langue, la langue de Fontenelle et de Malherbe, ses arts, les arts de Lesueur et de Poussin.

—Et si, par impossible, la fille aînée de l'Eglise eût succombé dans sa lutte avec la Terreur, nous eussions été là, nous, ses fils, prêts à la réchauffer sur nos poitrines, à l'entourer de nos forces naissantes, comme elle, la France, avait abrité jadis notre berceau de son amour, de son nom, de son génie puissant et sans égal.

Mais Dieu ne voulut pas que les choses se passassent ainsi : la France traversa victorieuse, quoique meurtrie et ensanglantée, les colonnes d'Hercule de la Révolution.

Et le Canada français continua d'affirmer l'autre moitié de sa mission, savoir, fonder sur ce sol une nouvelle France, calquée sur l'ancienne, modelée sur les formes de son haut caractère national.

Nous avons donc charge d'âmes, ou, plutôt charge de peuple.

Et ce n'est pas le moindre des peuples parmi ses pairs, puisque c'est lui qui porte les tables d'une littérature arrivée aux limites de la perfection ; puisque c'est lui, encore, que l'on voit infailliblement paraître, aussitôt que la justice et l'honneur sont outragés ou méconnus.

Rappelons-nous donc toujours que la France peignit, de prime-abord, sur nos traits et dans nos âmes, la magie de sa valeur et de son génie audacieux ; que, nous prenant sur ses genoux, elle nous fit boire le lait de l'existence et berça notre adolescence, comme peuple, aux chants harmonieux de ses poètes classiques et immortels.

Parler comme Racine, penser avec Pascal et croire comme Bossuet.

Quel rêve !

Et ce fut le rayonnement précurseur de notre race sur ce continent.

Or, lorsque nous irons sceller la première pierre du monument de Maisonneuve, soyons un pour être plus forts, aussi forts que le rocher où notre découvreur planta la Croix, immuable, elle, dans les profondeurs de son Eternité !

Marchons tête haute, et fiers.

Souviens-toi, ô peuple ! que le manteau qui brille sur tes vastes épaules se découpe au tissu des œuvres de nos hommes célèbres : dans les lettres, je nomme Parent et Chauveau ; dans la poésie, Crémazie et Fréchette ; dans l'éloquence, Papineau Laurier, Chapleau ; sans oublier les peintres, Huot et Falardeau, et encore moins la douce interprète du sourire et des larmes, l'enchanteuse Emma Lajeunesse, éveillant sur son passage l'hommage acquis au talent et à la vertu.

Une chose, cependant, manquait à notre blason.

Fils de roturiers, un sang généreux, mais non royal, battait dans nos veines.

Plus rien, à cette heure, à envier aux autres races ; car nous comptons parmi les nôtres un prince, cardinal de l'Eglise romaine, vêtu de pourpre, non de celle qui orne le manteau des rois, mais de cette pourpre qu'on appelle le sang des martyrs, succombant dans l'arène du Colisée !

Vous le voyez, citoyens, nous avons été traités en fils aînés de la Normandie.

Rien ne manque à notre chiffre et à nos lettres de noblesse.

Debout, encore une fois, dans la rue, sur nos places publiques, à côté de nos femmes, l'honneur du foyer, et à genoux dans le temple de Dieu !

*Phileas Huot.*

L'esprit est la noblesse de l'homme, comme la beauté est la noblesse de la femme.—A. HOUSSAYE

Les obstacles, la femme les voit avant la chute, l'homme les découvre après.—JEAN AICARD.

N'est pas incrédule qui veut l'être ; n'est pas incrédule qui croit l'être.—JULES SIMON.

C'est être bien savant que de connaître les larmes de l'intelligence humaine.—ALBERT FERLAND.



Un nouveau et bien gentil volume. Il nous vient de France, celui-là. Il a pour auteur un jeune poète au talent plein de promesses, M. Stanislas Renouf, et pour titre : *Accents de l'âme*. On trouve là des vers exquis, dignes du titre et de ceux qu'il fait bon de lire et relire.

\* \*

LE MONDE ILLUSTRÉ joint de grand cœur ses sympathies à celles de tous ses confrères, déjà offertes aux Révérendes Sœurs de la Congrégation, dans le malheur où les a plongées l'incendie de leur cher Villa-Maria.

Dans un prochain numéro, nous publierons des vues de ce magnifique édifice avant le désastre et des tristes ruines qui en restent aujourd'hui.

Les photographies seront de l'habile artiste, M. Laprés, dont nos lecteurs ont déjà admiré le talent.

\* \*

Signe des temps : la littérature fait des progrès même chez nos voisins les Américains. La dernière manifestation de ces progrès littéraires consiste en une très belle et grande revue, le *McClure's Magazine*, 743 et 745, Broadway, New-York. Rédaction parfaite et variée, édition de luxe, cette splendide publication mensuelle, illustrée avec goût, est à très bon marché, à \$1.50 par an, quinze centins la livraison.

\* \*

Nous venons de recevoir le catalogue édité par le Musée La-Salle. Ce livret est digne en tous points du musée dont il est le guide.

Les illustrations reproduisent avec fidélité les magnifiques tableaux du Musée La-Salle. Chaque gravure est accompagnée d'un texte explicatif, véritable pièce historique.

Ce catalogue est le complément de l'œuvre si artistique que les directeurs du Musée La-Salle ont créée à Montréal. Il permet aux visiteurs d'emporter avec eux un souvenir de nos gloires nationales.

\* \*

—On nous annonce, pour le dix-sept courant, une jolie séance dramatique et musicale, rue Sanguinet, au quartier St-Jean-Baptiste de Montréal. De jeunes amateurs de grands talents doivent en faire les frais et tout promet un succès complet.

Le drame représenté ce soir-là le sera pour la première fois au pays. Il a été tiré d'un roman français, à sensation, mais très honnête et qui a trouvé déjà dans le public une juste popularité. Le dramaturge est notre jeune compatriote, M. Barré, dont l'intelligence et l'esprit de travail ont parfaitement secondé ses efforts et sa légitime ambition.

Le nouveau drame s'appelle. *La tour ronde*, et les péripéties en sont émouvantes.

Comme ces représentations sont données au profit d'une bonne œuvre, nul doute que nos compatriotes amateurs voudront aller en foule les patroniser.

\* \*

PETITE POSTE EN FAMILLE.—*Jocelyn*, Fall River. Nous avons bien reçu trois ou quatre pièces, en deux envois différents, mais pas *l'Idole*. Agréer mes sympathies les plus vives : j'ai connu ces angoisses ; je chérissais ma mère comme vous vénériez ce père regretté. Recevez de plus nos gratitude empoussées.

JULES SAINT-ELME.

M. F. X. ARCHAMBAULT

Un des membres du barreau les plus en vue, M. F. X. Archambault, C. R., de Montréal, vient de mourir.

M. F. X. Archambault naquit à Sainte-Thérèse de Blainville, comté de Terrebonne. Son père, M. J. B. Archambault, était menuisier-charpentier dans cette localité.

Le défunt avait commencé ses études classiques au séminaire de cette paroisse.

Après avoir terminé sa classe de méthode, il entra dans l'étude de son frère, Cyrille Archambault, qui occupait une excellente position dans le barreau de Montréal.

En 1863, il fut admis à la pratique du droit et entra comme associé dans le bureau de son frère.

M. F. X. Archambault a formé successivement partie des sociétés légales suivantes : Jetté et Archambault ; Archambault et de Salaberry ; Archambault et Alphonse David ; Archambault et St-Louis ; Archambault et Pélissier.

Depuis 1891 il pratiquait seul.

En 1878, M. Archambault avait été choisi comme porte-drapeau du parti libéral, contre M. Coursol, dans Montréal, mais le sort des armes ne lui a pas été favorable.

Il a été plus heureux dans le comté de Vaudreuil, où, en 1885, il était élu député à la Chambre législative.

Il avait appartenu au parti libéral jusqu'en 1883.

Il a été assez longtemps maire de Dorionville, comté de Vaudreuil.

M. F. X. Archambault avait été le principal avocat dans le procès célèbre de Sénécal-Laurier, au sujet d'un article fameux intitulé : "La cave des Quarante voleurs"

En avril 1864, M. Archambault avait épousé Mlle Octavie St-Louis.

Il laisse une nombreuse famille.



M. F. X. ARCHAMBAULT, C. R., DÉCÉDÉ

vétements sont plus à la mode du jour, c'est pourquoi il a ses grandes et petites entrées partout.

On ne s'en défie pas, pourquoi le craindrait-on ? Depuis notre naissance, nous avons marché côte à côte avec lui, et nous ne nous sommes pas aperçus qu'il empiétait parfois sur les droits de la justice et sur ceux de l'amour que nous devons à nos semblables.

\* \*

L'orgueil, on ne le souffrirait pas, il est péché capital et il nous apparaît hideux et tout difforme, mais, dès qu'il change de nom, nous lui permettons de régner sur nos cœurs et de paralyser nos aspirations les plus généreuses.

On le trouve partout, dans ce qui est bon comme dans ce qui est mauvais, et c'est lui qui diminue le mérite de presque toutes nos bonnes actions ; en effet, à quoi servirait de faire le bien s'il ne devait nous en revenir quelque gloire et si notre renommée ne s'en trouvait mieux assise ?... C'est ce que nous dit notre égoïsme et c'est ce que nous écoutons si complaisamment.

C'est ce qui remplace cette maxime chrétienne : "Que votre main gauche ignore ce que donne votre main droite," de laquelle nous tenons aucun compte. Au contraire, loin de profiter de cet enseignement, nous ne sommes satisfaits que lorsque tout le monde connaît notre générosité, notre dévouement, etc.

Il faut du bruit autour de toute œuvre louable, sans cela, son succès est douteux et une entreprise n'est bien patronisée qu'à la condition que les zélés seront connus des flatteries de la foule.

Il semble que je suis sévère pour une imperfection qui se fait souvent l'instigatrice d'actes charitables et qui donne l'idée du bien ; en effet dans ce cas, on peut user d'indulgence malgré que comme je l'ai dit, elle diminue tout mérite, mais, lorsqu'elle nous pousse à mille injustices, à la médisance et à la colonnie, est-ce qu'alors on peut la traiter avec trop de rigueur ? Oh, non !... le malheur, c'est, qu'on ne s'aperçoit pas que ce défaut est ce qui nous dirige en tout. Il préside au choix de nos amis, il les lui faut tels, que notre liaison avec eux nous honore ; c'est lui qui nous prête les deux balances avec lesquelles nous pesons les actions d'autrui et les nôtres ; c'est encore lui qui nous empêche de pardonner une offense dont nous nous sommes souvent reudus coupables.

Si quelqu'un vous accuse d'indiscrétion et si vous apprenez que lui-même n'a pas su garder le

secret qu'il vous a confié, vous pouvez sans crainte, ajouter cela encore au crédit de cet ennemi commun, qu'il est urgent de combattre et de vaincre.

Pour cela, point n'est besoin de chercher l'adversaire au loin, puisque tous, nous l'avons dans nos murs... Allons, lecteurs, soyons braves au combat, nous avons de bonnes armes. Est-ce que nous ne pouvons pas aimer nos amis, un peu pour eux-mêmes ; est-ce qu'il n'est pas facile de regarder notre passé et de comparer notre conduite avec celle du prochain, avant de la condamner ?

Croyez bien, amis, que si nous agissions ainsi, l'amertume de nos cœurs serait diminuée et l'accomplissement du précepte : "Faites aux autres ce que vous voudriez qu'on vous fît vous-mêmes," nous deviendrait bien plus facile.

PEDRO.

FÊTE-DIEU A LA CAMPAGNE

Les croyances enfantines saintement cultivées dans mon cœur [se réveillent tout à coup, et rien n'est plus doux pour moi que de décrire les réjouissances par lesquelles, au village, on célèbre cette fête chérie, si douce et si belle pour tous les chrétiens.

Sur les marches du temple les fidèles se pressent ; les toilettes printanières miroitent au soleil, les fleurs et les rubans s'agitent, les jupes balayent la poussière de leurs grands plis flottants.

Après la messe, monsieur le curé ayant fait un signe, aussitôt quatre ou cinq enfants de chœur se précipitent vers la sacristie ; c'est le plus petit qui arrive le premier et qui, à la tête des hommes, a l'honneur de porter la croix processionnelle dont le long manche est de bois, avec un Christ tout petit.

Une belle jeune fille, la plus jolie de la paroisse, est priée de porter la bannière de la Sainte-Vierge dont deux gentilles fillettes ont saisi les rubans. Elles ont pris les devants : aux rayons du soleil la belle bannière neuve fait scintiller ses broderies. Puis viennent les enfants de Marie et le reste de la troupe fidèle.

Les vieillards sont édifiants, soit qu'ils marchent le front calme, encore droits, soit qu'ils s'en aillent pesamment appuyés sur leur bâton de vieillesse.

Au son de la cloche qui marque presque le pas, nous suivons un beau chemin bien balisé, à peu près couvert de pavillons et de banderolles, ombragé par des épinettes touffues, et la brise par bouffées nous apporte un parfum délicieux. Chaque buisson, chaque fleur est un encensoir ; de chaque fourré jaillit une note qui se mêle aux champs des choristes, et dans les nids de mousse on voit les petits oiseaux, un peu effarouchés, qui semblent, eux aussi, vouloir prendre leur part de la bénédiction du prêtre !

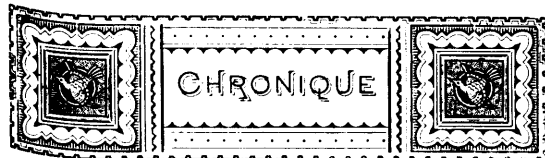
Enfin, nous voici au reposoir. Sur un autel élevé de trois marches, s'étale une nappe d'une blancheur immaculée ; la croix, de fer ouvré, émerge littéralement d'une montagne de fleurs ; dans un vase de cristal rempli d'eau bénite trempe une branche de sapin ; les chandeliers d'argent étincellent comme des pierreries, une vague arôme d'encens se promène dans l'air, le ciel bleu nous environne et notre âme s'élance dans des espaces célestes et se perd dans l'infini...

C'est fini... déjà... Le carillon joyeux semble se rapprocher et nous engager à presser le pas.

Le chœur chante avec tout l'entrain de la foi ; le chant sacré, commencé sous le ciel libre, s'achève sous la voûte de pierre.

Beaucoup emportent un souvenir inaltérable de cette fête sans pareille. Il suffit d'une de ces heures émuës, de foi confiante et d'espoir serein pour qu'une âme fasse des provisions de force pour le terre à terre de la vie.

*Fauville*



A COMBATTRE



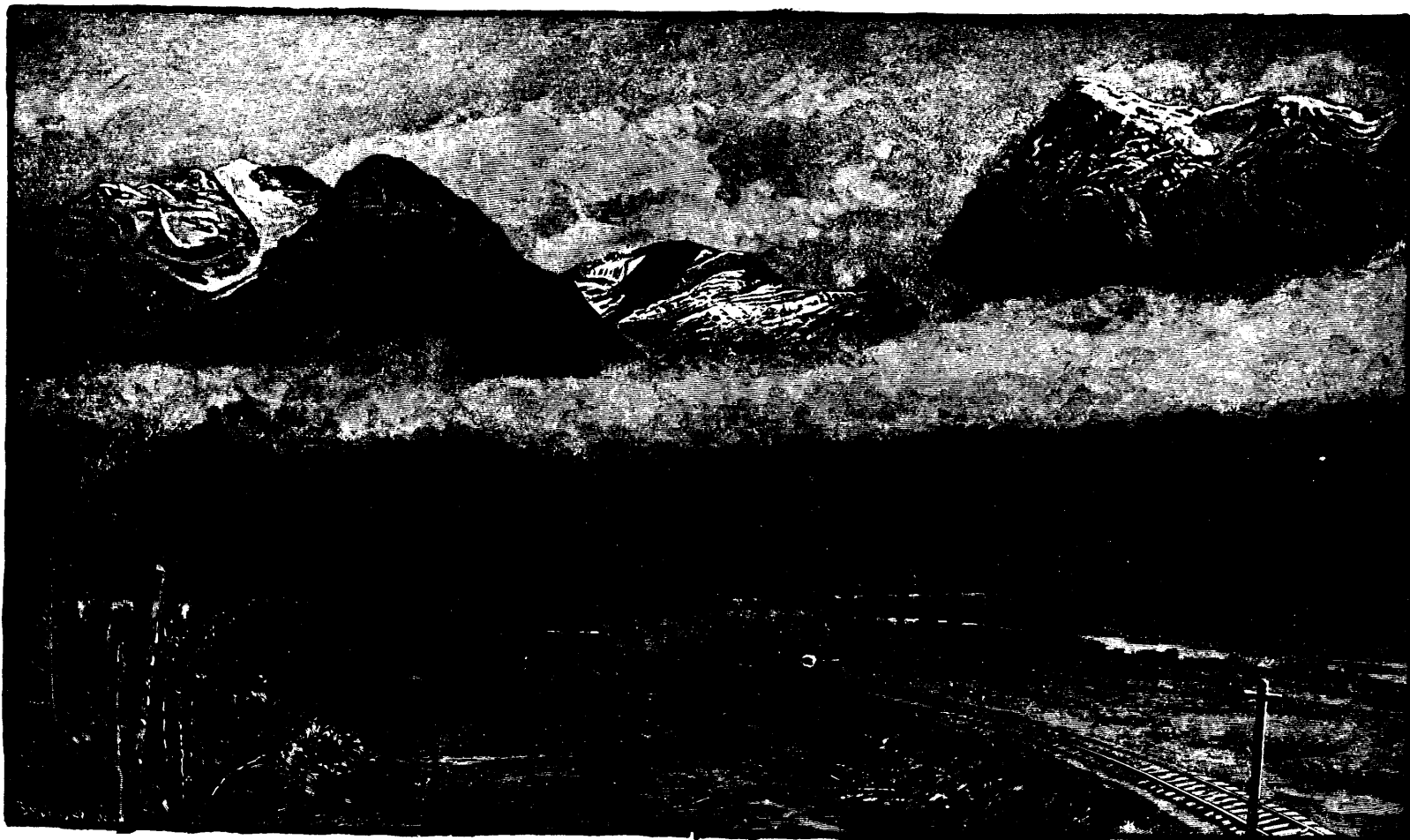
EST un bien petit défaut que d'être égoïste, puisque chacun le garde en soi, et le laisse y prendre ses ébats et se développer plus ou moins. On dirait même que la majorité des humains en a fait son favori ; on le dorlotte à plaisir, on le choye à qui mieux mieux, on va jusqu'à lui faire de réels sacrifices.

Y a-t-il quelque chose de surprenant à cela ? Certes non, c'est tout naturel. Comme l'homme naît avec la tache originelle, il apporte aussi avec lui le germe de l'égoïsme, et ce germe, hélas ! n'a pas besoin de soins pour croître et pousser de longues racines, il suffit de lui laisser pleine liberté pour qu'il porte bientôt son fruit : "L'amour excessif du moi."

Celui qui nous a légué le proverbe : "Charité bien ordonnée commence par soi-même," savait bien qu'il employait un langage à la portée de tous et que chacun en ferait son profit, mais, ce qu'il ne croyait pas peut-être, c'est qu'en mettant son conseil en pratique, l'on oublierait la pensée qui fait suite et que l'on se contenterait de recommencer par "soi" avant que le prochain ait eu sa part des bienfaits de la charité... Et toujours ainsi.

\* \*

L'égoïsme, fils aîné de l'orgueil, est tout le portrait de son père, mais on le croit moins dangereux parce qu'il est plus jeune et puis... ses



SUR LE PARCOURS DU C.P.R. — LA CHAÎNE DES OTTERTAIL, DANS LES MONTS ROCHEUX



## LE TÉNOR



Louis Valrose n'était point un de ces chanteurs d'opéra qui reviennent à leur hôtel, douillettement pelotonnés au fond d'une berline ou d'un landeau, après les feux de la rampe et les claques du parterre ; un de ces personnages qui s'annoncent ou dépêchent leur valet pour dire que monsieur craint de s'enrhumer par un temps de

dégel, ou que monsieur est retenu chez lui par un gros rhume.

Valrose ne possédait du ténor que la voix ; mais une voix ! Le dimanche, elle attirait plus de monde à l'église que les homélies du bon vieux curé.

Comment occupait-il, à Sainte-Marie, le tabouret du premier chantre ; pourquoi portait-il la clef du clocher et nommait-il sa femme la propre nièce de l'abbé Miramont ?

Précisément, c'est l'histoire de mon ténor.

Quelque vingt ans passés, le brave prêtre avait recueilli, mourant de faim dans son berceau, le petit Louis Valrose, dont il venait d'envoyer la mère au ciel. Il adopta le fils de la morte ; et le presbytère eut l'allure d'une famille ou l'abbé Miramont jouait le rôle de père nourricier avec un zèle et des tendresses touchantes.

Son propre frère était mort aussi, laissant une enfant, une charmante fillette qui ne savait de sa mère que le nom, saisi parfois entre les sanglots de son père aux heures de silence, le soir, quand la petite Eulalie s'endormait dans ses bras et sur ses genoux. Ils étaient si gentils, la blonde Eulalie

et l'enfant de la pauvre, qu'avec eux le bon abbé ne se sentit pas vieillir !

Cependant, la soixantaine avait semé dans ses cheveux les mousses des vieux chênes que l'on nomme, par coquetterie, des fils d'argent, ses souliers s'étaient alourdis à ses pieds et râclaient le sable du jardin et les dalles de l'église. Ah ! le pas relevé du jeune âge est vite corrigé.

Quoi qu'en dit l'abbé Miramont, Louis faisait sonner ses bottes en garçon de vingt ans. Eulalie n'eût rien envié à Lais, la grecque, et, pour le prêtre, ils restaient toujours les enfants des veillées d'hiver qui, penchés l'un et l'autre sur le clavier, suivaient avidement des yeux le jeu de ses doigts.

A quinze ans, d'instinct autant que d'enseignement, la jeune fille chantait à ravir. Louis muait, il se métamorphosait journellement ; c'était un ténor en herbe ! Le bon curé en sursauta de bonheur et d'étonnement ; ses offices, désormais, seraient beaux ; on chanterait des hymnes et bientôt des andantes à l'offertoire, alors que la foule attend le Dieu qui vient des cieux et voudrait une voix d'ange pour mieux prier, les plus mâles accents de la terre pour mieux adorer. Ambrières, Chantigné, la ville même le jalouerait !

Or, c'était une nuit de Noël. La crèche se dressait dans la pénombre, toute de lierre et de mousse ; au fond de l'église, les lampes envoient sur les tuyaux de l'orgue des reflets inaccoutumés. Sainte-Marie avait des chantres et ne possédait pas d'orgue ; le curé en souffrait, si bien qu'il s'en plaignait, si bien que ses ouailles se cotisèrent pour en commander un à la capitale ; si bien, enfin, qu'il trônait là-bas, flambant neuf, avec un artiste pour l'arracher à son mutisme.

Soudain, les pédales grondent sourdement, et, parmi les roulades des basses, dominant graduellement, s'enhardit le soprano. Une jeune fille, pâle, s'approche de la rampe, ses mains s'agitent, nerveuses, au bord du pupitre où s'étale la feuille rayée de noir et chargée de signes mystérieux et beaux. Et une voix, fraîche, émue, pure comme le son argentin des clochettes sur la neige, s'élève, convoque et presse la race d'Adam, forte et fidèle, aux mystères nouveaux d'une loi d'amour. Un berger lui répond. Jamais les arceaux du vieux

temple n'étaient sortis de leur sommeil de pierre pour ouïr semblable duo d'ange et de pâte unir leur voix et la fondre, soutenir la note du triomphe, gémir celle de l'attente, caresser celle de l'amour.

Une sorte d'extase soulevait l'abbé Miramont, à l'autel ; quand il se retourna pour entonner *l'ite missa est*, sa voix vibra plus jeune, comme ces bronzes antiques qui se font plus sonores, les jours de fête.

Les voix s'étaient éteintes avec les bobèches ; l'orgue avait exhalé son âme toute d'adoration et de prières ; seul, le curé s'oubliait dans sa stalle.

\* \*

Eulalie active déjà ses fourneaux pour réveiller. Louis la regarde mêler son chocolat qui sature la cuisine de parfums capiteux et jusqu'alors inconnus, lui semble-t-il. Comment, si longtemps même la beauté d'Eulalie lui a-t-elle échappé ? Comment est-ce pour la première fois qu'il jouit de s'asseoir près d'elle ? Les mots d'hier ne valaient plus rien et n'exprimaient point, ce quelque chose d'éloquent qui aiguillonnait sa chair.

— C'était beau, dit Eulalie qui ne s'expliquait pas la rêverie de Valrose, je me suis crue en paradis.

— Dont tu es un ange, n'est-ce pas, chérie.

Et Louis niche un baiser dans la chevelure de la jeune fille.

— Mes enfants !... gémit le vieux curé qui entr'ouvrait la porte : et, les bras, ballants le regard terne et fixe comme l'œil d'un saint Pierre, il n'ose avancer vers le petit Louis et la blonde Eulalie de naguère. Celle-ci s'était voilée le visage de ses deux mains.

— Va-t-en ! dit l'abbé Miramont, après un instant, va, et ne vois plus jamais Eulalie.

Le pauvre ténor se leva et se retira dans sa chambrette, au-dessus de la serre. Son premier triomphe avait un revers par trop calmant ; ne plus rire avec elle, ne plus regarder les gravures dans le même album, ne plus chanter de duos ; l'abbé Miramont devait s'être laissé piquer par quelque mouche !

Les jours suivants, le grec et le latin que son maître lui mesurait à grande aune, ne fleuraient

plus si bon. A quoi lui serviraient, de fait, ces mythes d'outre-tombe ? Bref, il rêvait des heures sur ses copies, barbouillées, griffonnées, calligraphiées mille fois du nom d'Eulalie.

La ravissante nièce du prêtre avait aussi perdu sa gaieté. A table, silence,—que dire qui peut-être ne déplut au saint homme ? Les jeunes gens se contentèrent d'abord d'un regard sournois ; puis, Louis laissa tomber sous la nappe aux longs plis de petits billets qu'Eulalie ramassait après le dîner, et auquel elle répondait par une fleur de sa chambre, perdue dans la serviette de Valrose. Alors, le ténor reparaisait. De sa fenêtre il suivait son soprano dans le salon en face ; ils se répondaient, ils engageaient des luttes véritables de chants aériens ; mais, le brave Argus de curé toussait-il là-bas, grillons de sentier en terre et tourtereaux aussitôt de ne plus roucouler, si bien que l'abbé leur dit, un soir :

—Vous êtes tristes, mes enfants, plus qu'il ne sied à votre âge ; vous étiez rossignol et fauvette, savez vous encore chanter ?

Et, péniblement, il s'assied au piano. Il joue le *Perce-Neige*. Debout en arrière du prêtre, le ténor et le soprano s'étaient pris la main.

Perce-neige qui de l'hiver  
Nous annonces la délivrance,  
Notre cœur sera-t-il ouvert,  
Un jour, dis-nous, à l'espérance ?

A l'espérance d'un printemps,  
Quand tu laisses ta place aux roses  
Et que le cœur bat ses vingt ans,  
Riche d'amour pour toutes choses.

Tu n'as et ne veux pour tout bien  
Que ta blancheur et la campagne ;  
Mais toi, tu ne sens pas combien  
Il est dur d'être sans compagne !

Ah ! ma compagne est loin, là bas,  
Ainsi que moi, captive et belle ;  
Je ne puis que la nommer bas,  
L'aimer beaucoup et rêver d'elle.

L'abbé Miramont ne trouvait plus ses touches à travers ses larmes ; les doigts lui tremblaient ; il n'acheva pas la dernière strophe.

Eulalie s'était penchée à son oreille pour lui demander :

—Mon oncle, vous sentez-vous mal ?  
Le ténor avait fortement accentué.

Je ne puis que la nommer bas,  
L'aimer beaucoup et rêver d'elle.

Mais le cœur lui manquait aussi ; un sanglot écourta la finale. Le bon vieillard les serrait dans ses bras.

—Pauvres chers enfants ! je mourrai bientôt peut-être ; mais, auparavant, j'aurai vu votre rêve accompli, votre bonheur et votre amour bénis par cette main qui vous a guidés jusqu'à ce jour.

Ils s'étaient laissés glisser à ses pieds ; sur leurs deux têtes il avait étendu les mains, pendant que ses yeux cherchaient le ciel ; il pleurait en bénissant.

Était-ce la joie d'avoir fait des heureux, était-ce le souvenir lointain d'une heure de rêve volontairement immolé à l'amour de Dieu, était-ce un secret connu de lui seul ? Le cœur humain est si faible et si grand tout à la fois !

\* \*

Mais le ténor vaut toujours de beaux offices à Sainte-Marie ; le ténor avait déjà gagné un orgue avant de conquérir la plus charmante des femmes.

Quel ténor en landau vit plus content que Louis Valrose, époux d'Eulalie Miramont !

*Louis Valrose*

Fragment d'un portrait féminin :

"Bras adorable, yeux incendiaires, oreilles si petites qu'elle n'entendait jamais rien de ce qu'on leur dit."



M. KRANTZ,

COMMISSAIRE FRANÇAIS A L'EXPOSITION DE CHICAGO

M. Krantz, commissaire français à l'Exposition de Chicago, était de passage à Montréal la semaine dernière.

Les nombreux amis que compte parmi ce noble cousin de France lui ont fait la fête.

Nous profitons de l'occasion pour présenter à nos lecteurs le portrait de ce visiteur distingué.



POÉSIE A L'HONNEUR DES NOCES DE DIAMANT DU COLLEGE DE L'ASSOMPTION, ET DES NOCES D'OR SACERDOTALES DU RÉV. MESSIRE P. F. DORVAL, V. F., SUPÉRIEUR DE CETTE MAISON.

Salut ! mon vieux collège, ô maison maternelle,  
Où j'appris à graver les sentiers du savoir :  
Je reconnais tes murs, ton dôme, ta chapelle :  
Sous ton toit, qu'il est doux enfin de se revoir !

Pour des enfants bien nés, l'appel de notre mère  
Est allé droit au cœur : et quel ébranlement !  
On part, on court, on vole au grand anniversaire,  
Du nord jusqu'au midi, de l'aurore au couchant.

Je vois luire à ton front une vive auréole ;  
Tes fils sont ta couronne : est-il plus beau laurier ?  
Groupés près de tes flancs, autour de ta coupole,  
Soixante ans sont debout pour te congratuler.

Ce germe merveilleux qu'autrefois les Labelle,  
Meilleur et Cazeneuve ont semé sur ces bords,  
Mouillé de leur sueurs, réchauffé de leur zèle,  
Est devenu grand chêne aux superbes abords.

Au début resserré sur un point du portage,  
Tu grandis et brisas ces langes trop étroits,  
Pour embrasser l'espace allant jusqu'au rivage,  
A tes pieds regardant deux fleuves à la fois.

Ton nom s'est anobli dans l'Eglise et le monde :  
Les Laurier, Cassidy, Jetté, Ritchot, Pilon,  
Les Morin, les Dorval, Caisse, Malo, Lacombe,  
Et combien d'autres preux illustrèrent ton nom !

Ah ! vous qui n'êtes plus, dormant au cimetière,  
Confrères d'outre-tombe, écoutez l'Hosanna  
Que nous chantons en chœur ; secouez la poussière,  
Et fêtez avec nous notre *Mater Alma*.

Je revois des lieux chers à mon adolescence ;  
Enfin j'ai retrouvé mes beaux jours, mes quinze ans,  
Et du rhétoricien l'aimable insouciance,  
Mes rêves de jeunesse et mes tendres printemps.

Je babillais ici, sous ces riants ombrages,  
Et là, je me livrais à nos jeux tapageurs ;  
Puis l'étude, où souvent je fis gémir les pages  
De Cicéron, Virgile et nos bons vieux auteurs.

Frère, te souviens-tu du cantique à Marie :  
"Donne-nous un beau jour," préludant au congé,  
Que tous, le cœur joyeux, nous chantions à l'envie,  
Invoquant un ciel pur tel qu'on l'avait songé ?

Te souviens-tu du bois aux arbres séculaires  
Où mollement groupés sur un soyeux gazon,  
Heureux et le front ceint de tresses de lierres,  
On savourait des mets apprêtés sans façon ?

Toi, vieux soldat du Christ, héros de cette fête,  
Cinquante ans, tu ceignis l'habit sacerdotal ;  
Tu fus, pour ton collège, une illustre conquête,  
Fier parmi ses enfants de nommer un Dorval !

Unis sous le blond ciel d'une active jeunesse,  
Tous deux à l'unisson et la main dans la main,  
Vous n'avez qu'un seul cœur, d'amour battant sans cesse,  
Sous le regard de Dieu marchant votre chemin.

Après un demi-siècle, admire ton ouvrage,  
Honneur à tes efforts, gloire à tes cheveux blancs ;  
Dans l'arène jamais n'a faibli ton courage ;  
Vois ton œuvre, en ce jour, couronner tes vieux ans.

Comme le vigneron tu prodiguas ta peine  
A la vigne timide aux fragiles rameaux ;  
Tu la vois aujourd'hui c'est l'orgueil de la plaine,  
Pour ta gloire étalant ses mille fruits nouveaux.

A ta voix, en ces lieux, l'éternelle Victime  
S'immola sur l'autel une première fois :  
Et dans tes noces d'or, patriarche sublime,  
Sur nous tu fais descendre encore le roi des rois.

Nous t'offrons un bouquet de nos vœux, digne père :  
A toi bien longue vie, à toi prospérité !  
Que Dieu jette des fleurs sur ta longue carrière :  
Qu'il te conduise au port de l'immortalité !

Et, toi, maison de paix, rempart de la science,  
Résiste comme un roc à tous les coups du temps,  
Les siècles rediront notre reconnaissance ;  
Ton nom sera toujours béni de tes enfants !

Le 14 juin 1893

*J. Mayrand*

Ancien élève de l'Assomption

LE GÉNÉRAL DODDS A MARSEILLE

(Voir gravure)

Nos lecteurs savent avec quel enthousiasme la population marseillaise a accueilli le gén. Dodds, revenant vainqueur du Dahomey.

Nous ne pouvons reproduire toutes les scènes de cette fête patriotique ; notre dessin, d'après nature, représente l'arrivée du général à la préfecture.

Voici, d'après un témoin, comment les choses se sont passées après le débarquement.

Les voitures s'approchent. On va se rendre à la préfecture. Le général Dodds et le général Mathieu, ayant devant eux le préfet et M. Hanes, ont pris place dans le premier landau. Les officiers qui reviennent du Dahomey, Mme Deffes, M. Barthou, chef du cabinet du préfet ; les généraux de Roince et Le Lorrain sont dans les autres voitures.

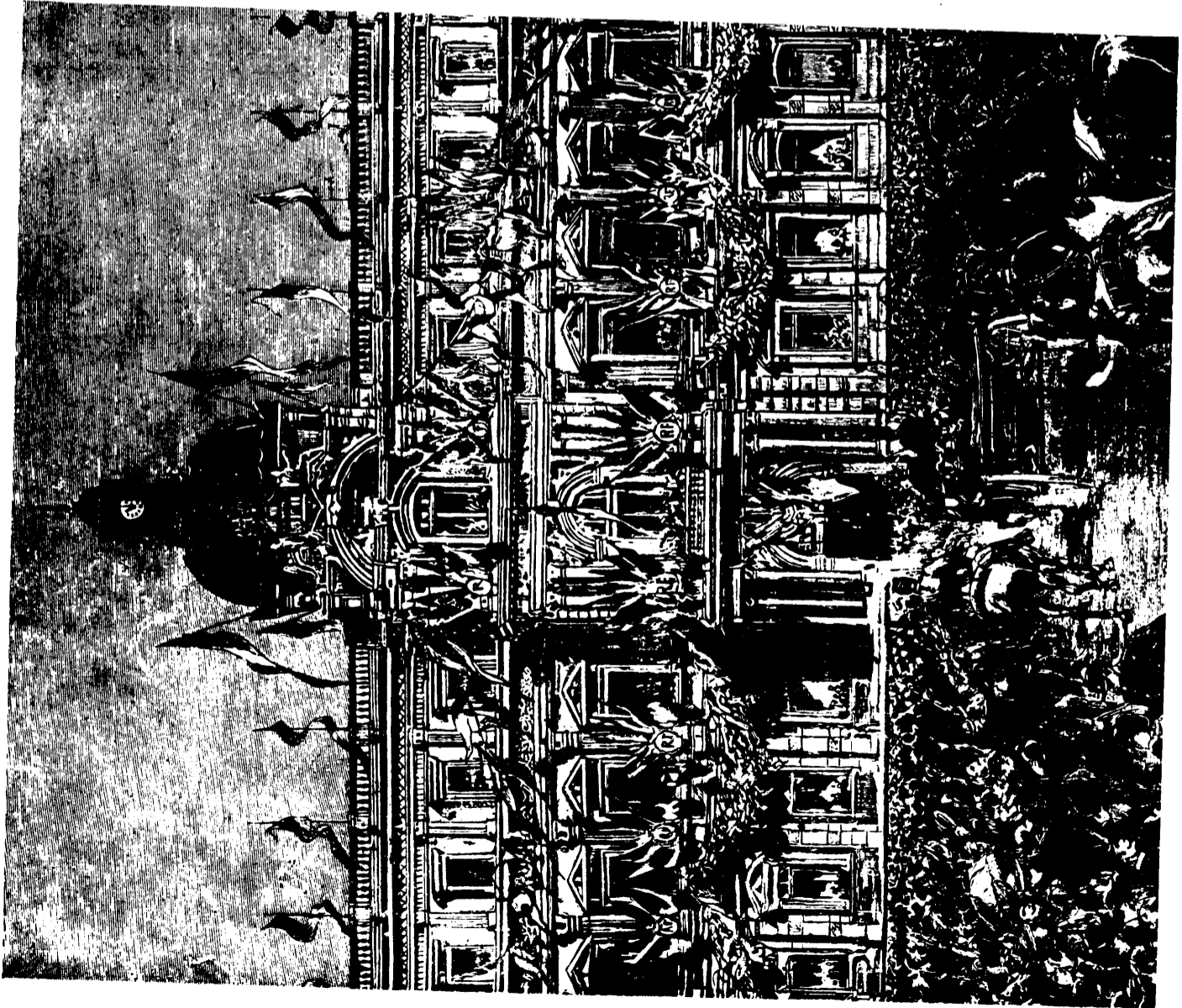
Le temps est superbe. Le cortège et intéressant et le vainqueur du Dahomey est applaudi sur tout son passage. Les princes noirs sont très regardés.

L'avenue de la République est superbement ornée. Les Marseillais ont une habitude charmante : ils garnissent, en pareilles circonstances, les balcons, les fenêtres de tapis, d'étoffes de prix ; les têtes apparaissent au milieu de couleurs variées du plus pittoresque effet. Partout on applaudit ; de nombreux groupes partent des acclamations.

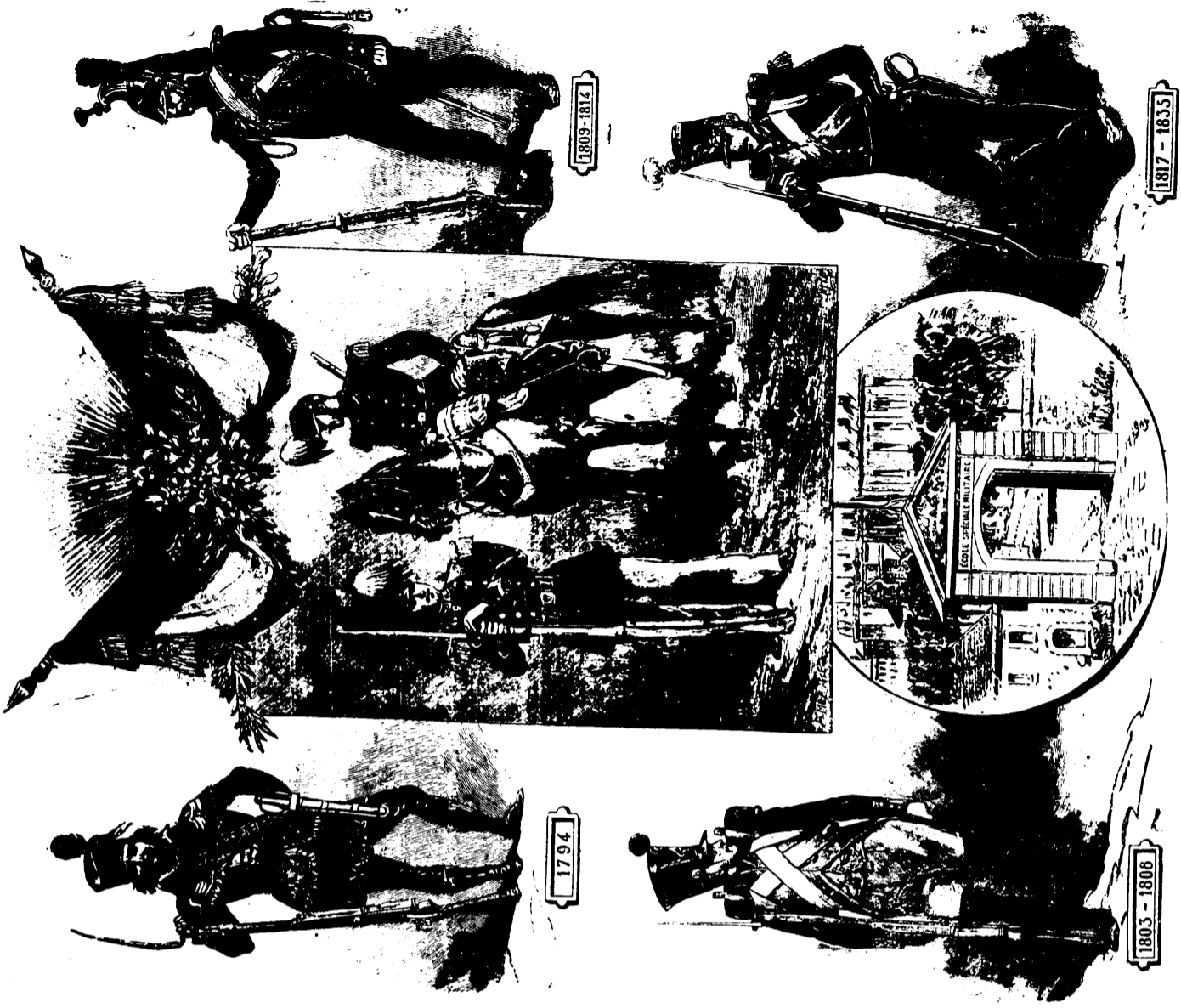
Un fat conduisait dans une maison un jeune homme de sa connaissance dont la physionomie ne prévenait pas en sa faveur. Croyant faire une bonne plaisanterie, il dit, en le présentant à la compagnie :

—Permettez-moi de vous présenter un monsieur qui n'est pas si sot qu'il en a l'air.

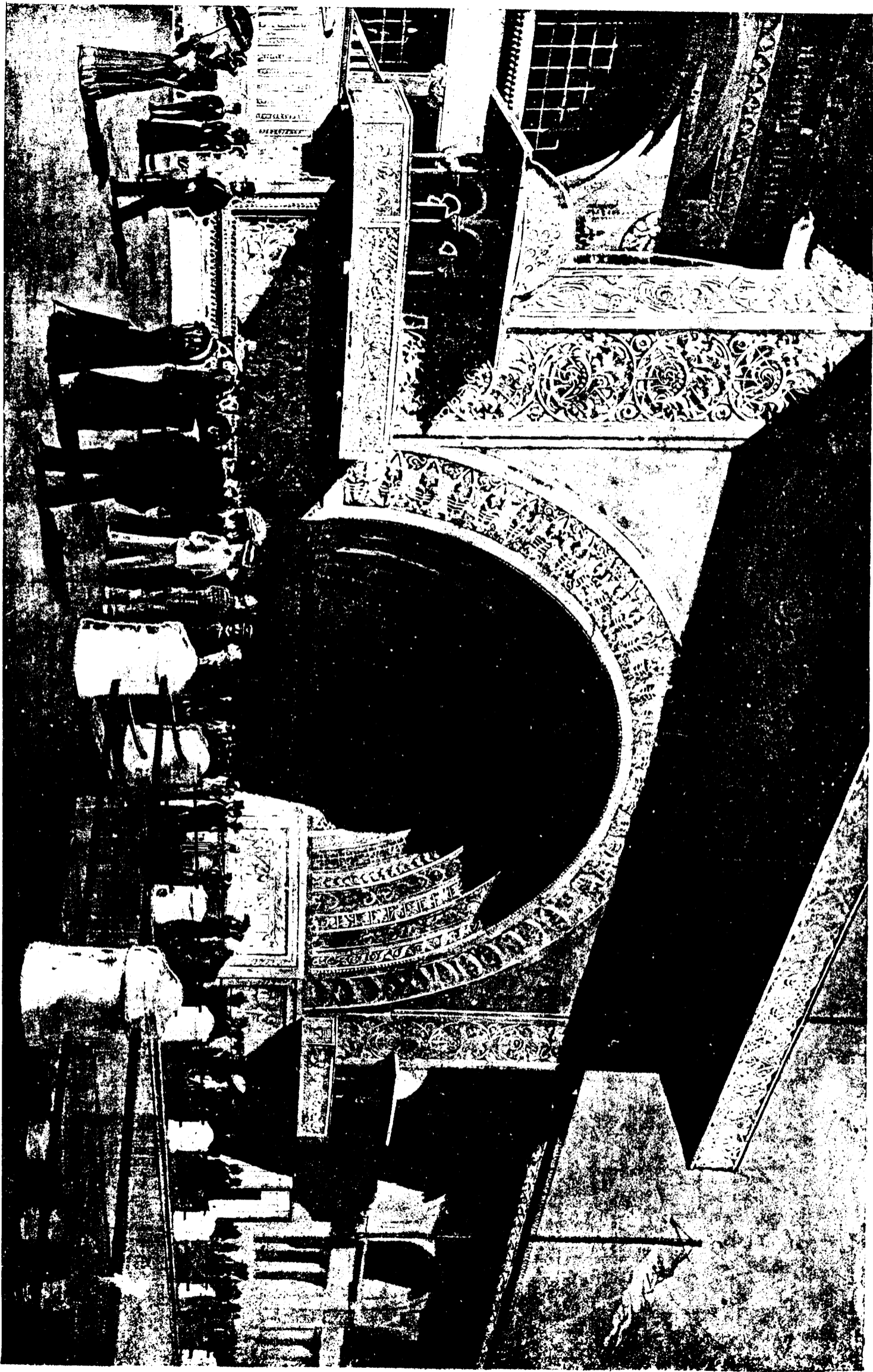
—C'est, mesdames, reprit aussitôt le jeune homme, la seule différence qu'il y a entre nous deux.



FRANCE—L'ARRIVÉE DU GÉN. DODDS A LA PRÉFECTURE DE MARSEILLE



FRANCE — LES DIFFÉRENTS UNIFORMES DES ÉCOLES NATIONALES MILITAIRES



EXPOSITION COLOMBIENNE. — LA BARRIÈRE D'OR, AU PALAIS DES TRANSPORTS



## RÉCIT ET MONOLOGUE

## LE PARDON DU PÈRE

## I

Qui saura, pour l'ingrat puni qui désespère,  
Quels pardons infinis réserve un cœur de père ?

Celui dont vous allez oûir l'histoire avait  
Cette sévérité que le juste revêt,  
Même pour l'enfant blond dont il pleurait la mère.  
Il l'aimait, cependant ; car la racine austère  
Qui descend chaque jour dans la terre et la nuit  
Aime le rameau vert où sa sève fleurit.  
Mais c'était un "ancien" de nos guerres d'Afrique,  
Vaillant homme et solide ouvrier de fabrique,  
Et pas plus au foyer qu'ailleurs, ce bon soldat  
N'admettait que la règle ou le respect cédât.  
L'enfant prit de la crainte, ayant peine à comprendre  
Que la plus rude écorce enferme un cœur plus tendre  
Et que la source sort plus pure du rocher.  
Le père au tout petit n'eut rien à reprocher ;  
Mais quand l'âge, plus tard, vint lui gonfler les veines  
D'un sang plus chaud, propice aux batailles prochaines,  
Une rébellion constante l'ébranla.  
Le père en eût passé beaucoup en ce temps-là,  
Sachant que la croissance est toujours un peu folle ;  
Mais quelque amour qui pût amollir sa parole,  
Un batteur de buissons chantant dans l'air d'été  
Par l'avidité jeune homme était mieux écouté  
Non qu'il fût mauvais fils au fond : la sainte fibre  
Tenait bon dans ce cœur enfant ; mais être libre !  
Courir !... Puis, le foyer sans la mère ou la sœur,  
C'est le nid sans la grâce et l'abri sans douceur....  
Et Louis se plaisait dehors.

## II

Son camarade,  
—Son maître,—était un grand, crâne, fou de parade,  
Portant le même nom, si bien que les amis,  
Pour distinguer, disait de lui : le "Beau Louis" ;  
Un de ceux qu'on appelle un "bon garçon," que mène  
Une humeur, en effet, large, et facile, humaine  
Par les vices d'abord, poussant la vie à bout.  
Adroit, brave, insolent,—un vaurien bon à tout.

L'Enfant suivit ce guide.  
Aux antiques sermons,  
Stylé par l'autre, il fit d'évasives réponses,  
Sans voir quels pleurs cachés trempaient ces durétés.  
Dans son cœur méconnu, dans ses droits insultés,  
Le père frissonnait, la rougeur à la joue,  
Car le chemin est court de l'ivresse à la boue,  
Et son enfant retraits chancelant quelquefois....  
Tant qu'un jour, sombre et ferme, il éleva la voix :  
L'enfant leva la main....

Comme un li n aux prises,  
Plein de la majesté des chevelures grises,  
Le père se dressa, terrible, et dit au fils :  
—" Pars ! Tu ne m'es plus rien. Le geste que tu fis  
Vient de tuer ton père. Adieu ! "

Courbant la tête,  
L'enfant partit.

Ce fut, comme dans la tempête,  
L'épave, jeu de l'eau, de l'écume et du vent ;  
Il s'agitait, joyeux et forcené. Souvent,  
Une larme tomba de ses yeux, lourde, amère,  
Mais ce poison ne fit pas éclater son verre.  
Il rôda vers le soir, comme un pauvre affamé,  
Près du seuil interdit : le seuil resta fermé.  
Le beau Louis disait :  
—" Laisse-le boudier ! laisse !...  
Aux jeunes le bon sang, l'humeur à la vieillesse !  
Qu'il gronde, et nous, chantons ! C'est un droit à vingt  
S'il te gêne, le monde est grand ! "

C'était le temps  
De la Californie. Au fond de l'Amérique,  
Comme un signal au monde obscur et chimérique,  
S'allumait cette torche implacable de l'or.  
Et le nocturne essaim des gueux prenait l'essor.  
Le beau Louis mirait cette féerie immense.

—" Allons là-bas ! dit-il. Un monde qui commence  
Il est aux gens de cœur ! De la dette et des cris  
Sortons ! Nous reviendrons un jour roi de Paris !  
Et le vieux sera fier de sa progéniture....  
Allons, ami ! "

Tous deux risquèrent l'aventure :  
Le père resta seul.

## III

Seul ? non. On ne l'est pas  
Tant qu'on se sait un fils ; on croit ouïr son pas ;  
Rien qu'en frappant du pied de ce côté du monde,  
Il semble au père, hélas ! que de l'autre on réponde !  
Il avait exilé, mais n'avait point maudit,  
Et croyant à l'épreuve, à l'âge, il attendit ;  
Sans nouvelles pourtant,—jusqu'au jour où, massive,  
Carrée, officielle, advint un missive

Qui disait au vieillard en deux mots, vite lus,  
Qu'il s'habillât de deuil et qu'il n'attendît plus.

Mort ! La lettre di ait : " Mort. " Rien de plus. Ce père  
N'en sut pas davantage.—Où mort ? Dans quel repaire ?  
Blessé ? Par qui ? La faim peut-être ? On s'en taisait.  
Mort, et c'est assez. Pleure !—A présent, il le sait,  
Ce qu'est la solitude, et le poids qu'elle ajoute  
Au cœur déjà si lourd, au dos que l'âge voûte !  
A quoi pense-t-il, seul, toujours seul au foyer,  
Lorsque vers ses deux mains on voit son front ployer,  
Et que de son œil tombe une larme mal sûre  
Qu'en sa barbe sa main va sécher à mesure ?  
Il le pleure, l'enfant rebelle ! amer regret !  
Et peut-être lui-même il s'accuse en secret !  
Car la faute s'efface, et, tant la mort nous change,  
Ce qu'il revoit, ce n'est plus le grand fils, mais l'ange  
Tel dans la tombe, hélas ! qu'il fut dans son berceau !  
Ainsi du souvenir le lumineux réseau  
Se tisse autour du cœur oublié de l'offense,  
Et de l'enfant perdu ne lui peint que l'enfance.

—" Oui certes, il eût été sage et probe, étant né  
De source honnête et pure, et s'il a mal tourné,  
L'autre, le beau Louis, en est la seule cause !...  
Misérable ! "

## IV

Or, un soir, à sa fenêtre close,  
Comme il songeait, un coup timide fut donné.  
—Qui va là ?—Quelque pauvre.

Et le père étonné  
Fut ouvrir.—O surprise ! ô soudaine colère !  
C'est le beau Louis ! C'est lui que la lampe éclaire,  
Humble, hâve, en haillons, la casquette à la main,  
Morne et fléchissant comme après un long chemin....  
Lui !

—" C'est toi, misérable ? Ah ! l'audace est trop forte !  
Qu'est-ce que cet infâme attend devant ma porte ?  
Ça, t'es-tu fait voleur ? Dis ! que veux-tu ? "

—" Ah ! mendiant, alors ! Et tu me tends la main,  
A moi ? Tu n'as donc pas assez de la dépouille  
De mon enfant ? "

—" Monsieur !... "  
—" Va ! ta présence souille  
Ma maison.... Va quêter du pain chez tes amis."  
—" Ils m'ont chassé ! "

—" Vraiment, drôle ? Te voilà mis  
Dehors, comme un chien ? Soit. Restes-y. Car l'hospice  
Est trop bon pour toi. Meurs. Il est une justice.  
Tu m'as tué mon fils ! "

—" Je n'ai tué jamais.... "  
—" C'est par toi qu'il est mort ! "

—" Ah ! soit mais je l'aimais ! "

—" Tu l'aimais ?... "  
—" Oui, je l'ai détourné, c'est un crime,  
Mais, du moins, je ne l'ai pas quitté dans l'abîme,  
Et nous avons ensemble assez souffert, grand Dieu,  
Pour que cela nous ait rendus frères un peu !  
Oh ! si vous saviez tout ! Là-bas, la vie affreuse !  
L'embuscade partout. C'est l'enfer que l'on creuse.  
Le soleil est cruel, la bête est fauve, mais  
L'homme est pire. On fuyait. Déserts de feu, sommets  
De glace ! Quand il fut terrassé par la fièvre,  
L'eau même me manquait pour rafraîchir sa lèvre ;  
J'aurais donné mon sang ! Ce fut terrible et long.  
Sur mes genoux je mis sa tête, et sur son front  
J'essuyais sa sueur où se mêlaient mes larmes !  
Qu'est-ce que vous voulez ? lorsque l'on est sans armes,  
Quand c'est le ciel qui tue, on n'y peut rien !... J'avais  
Beau lui donner courage, il me dit : " Je m'en vais  
" Ecoute ! " J'approchai l'oreille de sa bouche :  
(Je rêve encor souvent que ce souffle me touche !)  
—" Tu reverras m n père ; il ne faut cacher rien :  
" Dis lui comment je meurs ; dis que je l'aimais bien,  
" Et porte lui, s'il veut, ce baiser d'agonie.... "  
Et puis, il retomba : sa peine était finie ! "

Le père écoutait, pâle et tremblant comme un fil.

—" Et ce dernier baiser, tu l'as reçu ? " dit-il.

—" Oui. "

—" Donne-le moi donc ! cria le père. Embrasse,  
Louis ! Entre, et viens prendre à mon foyer sa place !  
Avec lui tu vécus, avec lui tu souffris,  
Et puisqu'ainsi tu fus son frère.... sois mon fils ! "

PAUL DELAIR.

## SUR LES FEMMES ET L'AMOUR

N'offrez pas de l'amour à une femme préoccupée d'autre  
chose.

N'offrez pas autre chose à un homme saisi par l'amour.

\* \*

Des sots prétendent qu'il ne saurait y avoir d'amitiés  
entre l'homme et la femme. Il y en a au contraire infini-  
ment, et de très-enthousiastes, de très profondes et de  
pures, avec la grâce en plus.... et de tels liens sont d'un  
ordre, à ce point supérieurs, que j'ai vu des hommes se  
hâter envers certaines femmes, d'abandonner la question  
d'amour afin d'être ensuite tout à l'amitié.

LOUIS DÉPRAT.

## AUTOUR D'UNE TASSE DE LAIT

## NOUVELLE

Survient un troisième larron.

LA FONTAINE.

## I



THOMAS Grimsby, ex-médecin-major de  
l'armée des Indes, avait résolu de  
ne se marier que s'il rencontrait une  
femme parfaitement raisonnable.  
Cette détermination était elle-même  
assez peu raisonnable, car la justesse  
d'esprit est pour le moins aussi rare  
chez les femmes que chez les hommes.

Aussi l'ex-médecin, poursuivant  
son idée avec un entêtement tout britannique,  
n'avait-il encore associé à son existence que le  
spleen.

Par une splendide journée de septembre, Tho-  
mas Grimsby promenait son ennui dans les mon-  
tagnes de l'Auvergne. Il faisait tellement chaud  
que le raisonnable célibataire ne se souvenait pas  
d'avoir jamais éprouvé dans l'Inde pareille tempé-  
rature, et surtout pareille soif.

Pour comble de malheur, la colline que gravis-  
sait l'Anglais ne présentait pas le moindre abri  
ombagé, pas le moindre filet d'eau.

Sualet et soufflant, Thomas Grimsby finit par  
atteindre le sommet, et, de ce point élevé, il aper-  
çut, sur la pente opposée, une grossière cabane de  
chevrier adossée au rocher. Telle la Terre Pro-  
mise apparut aux yeux ravis des Hébreux au  
sortir du désert.

Le touriste, oubliant sa fatigue, se dirigea en  
toute hâte de ce côté et poussa la porte entre-  
baillée.

A l'intérieur, meublé d'un lit, de deux chaises  
de paille et d'une table de bois blanc, régnait une  
demi-fraîcheur.

Une toute jeune fille, presque enfant, vaquait au  
soin du ménage. Sur l'appui de la fenêtre, un  
beau chat moucheté de noir et de blanc, étendu  
de tout son long et les yeux fermés, se laissait vo-  
luptueusement griller au soleil.

L'Anglais demanda la permission de s'asseoir  
un instant à l'ombre, et manifesta le besoin pres-  
sant qu'il avait de se désaltérer.

—" Je n'ai pour tout breuvage, dit l'enfant, qu'une  
tasse de lait, une seule, que mes parents m'ont  
lâchée pour mon goûter et que j'ai mise au frais  
à la cave. Elle est à votre disposition.

—" Merci, dit Thomas Grimsby. J'accepte la  
tasse de lait avec reconnaissance. Elle vous sera  
bien payée ! "

## II

A ce moment, la porte fut poussée de nouveau,  
et une fort jolie personne, élégamment vêtue, parut  
sur le seuil. Elle répondit par un signe de tête au  
demi-salut de l'Anglais et dit à la jeune fille :

—" Petite ! Je meurs de soif ! Si vous avez la  
moindre boisson fraîche à m'offrir, je vous la paierai  
ce que vous voudrez.

—" Madame, répondit la jeune paysanne, je n'ai  
qu'une tasse de lait à la maison et je viens de la  
promettre à monsieur que voilà.

Thomas Grimsby était-il trop raisonnable pour  
être galant, ou bien voulait-il faire une nouvelle  
expérience psychologique, malgré le peu de succès  
de toutes celles qu'il avait tentées jusqu'à ce jour ?

Toujours est-il qu'il n'offrit pas de céder tout ou  
moitié de la tasse de lait à la belle altérée, et qu'il  
se contenta d'avancer un siège.

La jeune femme accepta, tout en examinant du  
coin de l'œil la physionomie du peu prévenant An-  
glais et en se disant mentalement :

—" Il faut absolument que je boive. J'ai trop  
soif. C'est une conquête à faire !.. Essayons.. "

Et elle ouvrit le feu par cette question adressée  
au silencieux personnage :

—" Avez-vous jamais vu pareille chaleur, mon-  
sieur ? "

—" Peuh ! fit l'Anglais, qui tenait sans doute à  
faire étalage de ces pacifiques campagnes. J'en ai  
vu bien d'autres dans l'Inde ! "

—Ah ! Vous avez voyagé... C'est bien beaux les voyages, quand on peut boire à sa soif.

—On ne boit pas toujours. Dans l'Inde, je suis resté trente-six heures sans boire une seule goutte de liquide, par quarante degrés de chaleur.

—Est-il possible ? Moi, je ne pourrais pas... En ce moment, je donnerais !... Je ne sais pas ce que je donnerais pour un verre de n'importe quelle boisson...

—Hum ! fit l'Anglais à part lui. Pas plus raisonnable que les autres !

Que faut-il donc lui dire pour qu'il m'offre sa tasse de lait ? pensait la voyageuse.

Et elle ajouta tout haut :

—Mais à la guerre comme à la guerre !... J'ai toujours eu pour devise d'accepter avec calme et satisfaction les privations comme l'abondance... Monsieur, je vous salue ! Peut-être trouverai-je au bas du ravin quelque filet d'eau.

—Tiens, tiens ! murmura Grimsby. Me tromperai-je et serait-elle au contraire plus raisonnable que les autres... En ce cas, ne la laissons pas échapper !... Qui sait ?... Elle est jolie ! Si, avec cela...

Et tout haut :

—Madame ! Reposez-vous donc un instant. Je connais le pays, il n'y a pas d'eau à plusieurs kilomètres à la ronde.

—Bon ! voilà que ça mord ! pensa-t-elle.

Et elle se rassit en disant :

—Ce que vous m'apprenez-là n'est guère consolant. Je suis donc condamnée à mourir de soif.

—Oh ! madame, je ne le souffrirai pas ! s'écria galamment l'Anglais.

—C'est bien aimable à vous... Mais comment ferez-vous ?

—Eh bien ! Voilà justement ma tasse de lait qui arrive. Nous partagerons !

En effet, la paysanne remontait de la cave et déposait sur la table une tasse blanche pleine de lait crémeux.

—Elle est bien petite ! se dit la jeune dame. Et s'il faut partager... Tâchons de conquérir le tout !

### III

Et elle dit à l'Anglais.

—Je vous remercie de l'attention, monsieur, mais je refuse. Ce serait diminuer votre part sans faire la mienne bien grande.

—Aussi bonne que raisonnable ! pensa Grimsby... Ce serait le moment de pousser une pointe...

Et rapprochant sa chaise de celle de l'inconnue, il s'écria à brûle-pourpoint :

—Madame, je suis Anglais, ex-médecin major de l'armée des Indes, et jouissant d'une certaine aisance. Mon rêve a toujours été d'unir ma destinée à celle d'une femme raisonnable. Jusqu'ici je n'en avais trouvée aucune qui me parût digne de ce nom. Mais vous, vos manières, la façon dont vous vous exprimez, vos pensées enfin, me font croire que... et si j'avais le bonheur de ne pas trop vous déplaire, je serais...

Grimsby, à bout d'éloquence, s'interrompit.

Son auditrice, fort étonnée de cette sortie, ne savait si elle devait rire ou se fâcher.

Soudain, elle prit une détermination, en murmurant :

—Ma foi ! J'ai trop soif ! Employons les grands moyens !

Et saisissant la main que lui tendait l'Anglais, elle dit avec feu :

—Oui, vous me plaisez, et je remercie le hasard qui m'a fait vous rencontrer ici. Vous vous exagérez mes qualités, mais je consentirais, en effet, à souffrir comme vous pendant trente-six heures de la soif la plus ardente, plutôt que de commettre une seule action déraisonnable...

—Au fait ! s'écria l'Anglais au comble de l'ivresse, vous mourez de soif !... Tenez, buvez tout !

Et il saisit la tasse.

Mais, au même instant, tous deux poussèrent un cri de détresse.

Le chat, réveillé par l'odeur du lait frais, avait profité de la distraction des deux interlocuteurs, pour le laper jusqu'à la dernière goutte.

Thomas Grimsby se remit le premier.

—Ne regrettons pas trop cette tasse de lait, dit-

il, puisque nous lui devons de nous être rencontrés ici et d'y avoir uni nos destinées.

Comme il parlait encore, la porte fut entr'ouverte, et un troisième personnage, vêtu en grimpeur de montagne, s'écria en apercevant la jeune dame :

—Enfin, je te retrouve. Je te croyais tombée au fond de quelque précipice.

Pas du tout, je cherchais de quoi me désaltérer... En vain, hélas !

Puis s'adressant à l'Anglais ébahi :

—Monsieur, ajouta-t-elle, je vous présente mon mari !

### IV

Thomas Grimsby, désespérant de rencontrer jamais une femme raisonnable, s'est enfin décidé à rester garçon, pour ne plus s'exposer à se voir joué et privé d'une tasse de lait frais en temps de grande soif.

PAUL COMBES.

## NOTES ET FAITS

### Quel est l'âge le plus charmant de la femme ?

Vingt ans, car la femme que l'on aime a toujours vingt ans !—SIMON GOTTLIEB.

L'âge où la femme est le plus charmante est celui où elle s'en doute le moins.—RENÉ JACQUET.

Celui où la femme peut éprouver et donner le plus d'amour.—JOHANNÈS SON.

\* \* \* \*

### Un vampire

La police autrichienne s'est vue obligée de faire une rafle parmi les paysans du village de Muszyna, en Galicie. Voici pourquoi : Il y a quelques jours mourait dans cette commune un nonagénaire nommé Obuszak. D'après les racontars populaires, ce paysan était la cause du dernier rigoureux hiver, et il devait fatalement ressusciter. Donc, pour empêcher une catastrophe, on a déterré Obuszak, on l'a décapité et on lui a percé le cœur.

L'hiver prochain sera doux en Galicie.

\* \* \* \*

### Le piano électrique

Un Anglais, le docteur Thompson, a présenté à la *London Institution*, au cours d'une conférence, un piano qui joue tout seul : la manivelle elle-même est supprimée. On pousse un bouton, et le piano lâche aussitôt, et indéfiniment, les airs les plus variés.

Il est inutile d'ajouter que l'électricité est la coupable dans ce nouveau méfait. S'il y a une justice, quand l'impôt sur les pianos sera établi, chacun sera muni d'un compteur, et payera en raison du nombre de notes touchées, de façon que le piano électrique soit traité suivant ses mérites, c'est-à-dire sévèrement.

\* \* \* \*

### La crinoline

On a fondé, à Londres un cercle qui doit avoir des ramifications en France : le cercle contre la crinoline. Autrement dit, le cercle contre le cercle.

Ces prospectus font appel à tous les ennemis de la crinoline. Les membres de cette association s'engagent à ne jamais accompagner, soit au théâtre, soit ailleurs, aucune dame portant la crinoline et à ne jamais assister non plus à aucun bal donné par l'une d'elles.

Ils devront se montrer aussi froids que possible vis-à-vis des personnes encrinolinées. En outre, ils s'engagent à ne pas tomber amoureux d'une femme ayant une crinoline.

\* \* \* \*

### Filer, tricoter et cuire

Mesdemoiselles, apprenez à filer, à tricoter et à cuire du pain ; autrement pas de mariage pour vous.

Le conseil municipal de Hardanger, en Norvège, a promulgué un arrêté qui, espérons-le, sera mis en vigueur par notre gouvernement dans un avenir rapproché. Du moins, un député m'a promis de s'occuper de la chose à la prochaine session. Mais les policiers sont si blagueurs ; il n'y a pas grande confiance à mettre en eux.

Cet arrêté donc défend aux jeunes filles de se marier avant qu'elle aient prouvé devant experts qu'elles savent filer, tricoter et cuire du pain.

Ces trois conditions paraissent indispensables aux Norvégiens pour faire une bonne femme de ménage.

\* \* \* \*

### L'Amérique avant Colomb

L'année 1892 a vu éclore une quantité innombrable d'études, de mémoires et de livres relatifs à Colomb et à ses précurseurs, authentiques ou légendaires. M. G. Marcel vient d'exhumer un récit des plus curieux conservé dans un manuscrit arabe de la Bibliothèque nationale et qui a pour titre : "La Perle des merveilles, mélange de géographie et d'histoire naturelle." L'auteur de ce manuscrit est un savant arabe du XI<sup>e</sup> ou XII<sup>e</sup> siècle, Zeineldin-Omar, surnommé Ebn-al-Ouardi. L'auteur y relate l'odyssée de "huit personnes de Lisbonne, curieuses de connaître ce qui était au-delà, qui équipèrent un vaisseau de toutes les provisions nécessaires pour un long voyage et jurèrent de ne point revenir avant qu'elles n'eussent pénétré jusqu'à l'extrémité de cette mer et à la terre qui pouvait être à son occident." (Il convient de faire remarquer que la date de cette expédition paraît remonter au commencement du XI<sup>e</sup> siècle, époque où Lisbonne était encore au pouvoir des Arabes.) Au bout de vingt trois jours de navigation, et entraînés par les vents dans le midi, les navigateurs atteignent une île, qu'il appellent *l'île aux moutons*, à cause du grand nombre d'animaux de cette espèce qu'ils y trouvent. Le roi de cette île leur envoya un interprète *parlant arabe* (sic), et leur fit dire "qu'il avait également envoyé de ses sujets à la découverte de cette vaste mer, qu'ils avaient navigué pendant un mois, mais que, surpris par les ténèbres, ils étaient revenus sans avoir rien vu." Les navigateurs de Lisbonne, informés dans cette île qu'ils étaient à plus d'un mois de chez eux, se rembarquèrent et revinrent à Lisbonne, où, en mémoire de cet événement, on donna à un quartier de la ville, le nom de *quartier de ceux qui ont été trompés*, nom qui subsistait encore du vivant de l'auteur de ce récit. Nos lecteurs savent du reste, que des voyages de découvertes vers le nouveau monde ont été attribués à des marins normands et norvégiens. Parmi des derniers, le nom de Leif Erikson (onzième siècle), paraît réunir, au-delà de l'Atlantique, le plus grand nombre de suffrages, comme premier découvreur de l'Amérique.

\* \* \* \*

### La puce à l'oreille

Avoir la puce à l'oreille ! D'où vient cette expression si populaire ?

D'abord, rétablissons le texte. Rabelais, dans son *Pantagruel*, fait dire à Panurge : "J'ai la puce en l'oreille, je me veux marier."

Gérard de Roussillon dit déjà : "Puce en oreille."

Et Larivey, dans le *Morfondu* : "Cestuy m'a mis une puce en oreille."

Il est bien évident, dès lors qu'une puce qui se démène dans l'oreille de quelqu'un, doit causer un intolérable supplice. L'auteur du proverbe est, sans doute, le premier qui sentit une puce le piquer en l'oreille.

Quant au sens même de l'expression, il est archiconnu.

\* \* \* \*

C'est avec raison que celui qui a du foin dans ses bottes ne craint pas de mourir sur la paille.

Mlle Nitouche, en écrivant son *ami des salons*, a rendu un réel service à la société des jeunes gens ; elle leur met sous les yeux tout ce qu'il est utile de connaître pour bien passer le temps. Prix 10c. En vente partout et chez les éditeurs, G. A. et W. Dumont, 1826, rue Sainte-Catherine.

CHOSSES ET AUTRES

—Un timbre poste d'un penny, de l'île Maurice, datée de 1847, vaut mille dollars

—Le décès de S. Em. Zigliara, arrivé tout dernièrement, porte à 92 le nombre des cardinaux morts sous le règne pontifical de Léon XIII.

LOTÉRIE DU PEUPLE

Les billets offerts pour le Grand Tirage spéciale de la Loterie du Peuple se vendent rapidement ; que chaque famille se hâte d'en acheter au moins un, afin d'avoir la satisfaction de contribuer à l'érection du Monument National qui fera la gloire de la nationalité Canadienne Française. Billet \$1.00. Prix capital \$15,000,

—Il y a quatre cents ans on ne connaissait que quatre métaux, on en connaît maintenant cinquante et un.

—La population catholique des sept diocèses de la Nouvelle Angleterre, (États-Unis nord) est de 1,385,005.

LOTÉRIE DU PEUPLE

Une fortune de \$15,000 peut être gagnée au grand tirage de la Loterie du Peuple, en achetant des billets pour le tirage du 27 juin prochain.

Prix capital, \$15,000. Cette somme, prêtée à 6 0/0 d'intérêt, assurera un revenu annuel de \$900 à l'heureux gagnant. Que chacun se le dise.

—Près de vingt deux mille Indiens sont morts, l'année dernière, de la morsure de serpents.

—Les châtiments corporels ont été virtuellement abolis pour les femmes condamnées à la prison en Russie. La punition du fouet a été éliminée du code pénal russe. C'est un progrès qui est dû à l'humanité du tsar.

LOTÉRIE DU PEUPLE

L'œuvre si patriotique et si nationale que poursuit la Loterie du Peuple en faveur du Monument National mérite l'encouragement de tous les Canadiens-Français.

4022 lots valants \$42,988. Prix capital, \$15,000. Billet à \$1.00.

—Les droits imposés, aux États-Unis, sur la laine rapportent au trésor \$7,800,000. Il est question d'abolir les droits

—Lord Aberdeen vient d'être officiellement nommé gouverneur général du Canada, en remplacement de lord Stanley dont le terme d'office expire au mois d'août.

On sait que lord Stanley de Preston est devenu lord Derby depuis la mort de son frère aîné.

LOTÉRIE DU PEUPLE

N'oubliez pas le grand tirage spécial du 27 de juin prochain.—\$1 00 le billet ; prix capital \$15,000

UNE DOSE  
LE GRAND  
MARI  
MARI  
SHILOH'S  
CURE.  
Remède contre la toux  
50c. 75c. \$1  
Guérit la Consommation, la Toux, le Grippe, les Maux de Gorge. En vente par tous les pharmaciens avec garantie.  
Vendu par B. E. McGALE

Quand vous sortez pour faire vos achats n'oubliez jamais d'entrer chez

Boisseau Frères

Leurs marchandises sont toujours à meilleur marché que que partout ailleurs.

RIEN QUE DES JOBS CHEZ EUX

Cinquante pour cent en dessous du prix pour tout ce qui suit :

3,000 MORCEAUX POUR ENFANTS

- Robes en Chambray,
- Robes en Dentelle,
- Robes en mousseline,
- Robes en Lawn brodé,
- Robes en Drap d'été,
- Robes en Serge bleu marin,
- Robes en Cachemire de couleur,
- Robes en Toile de foin brodée,
- En Cheviot garniture de fantaisie

La plus belle collection d'échantillons de voyageur que vous ayez jamais vue.

TABLIERS de toutes les coupes imaginables, en mousseline, en lawn blanc, en dentelle crème et blanche, en broderies de toutes qualités, en toile écrue, en toile carreautee.

POUR DAMES. — Matinées, Tabliers et Jupons dans les mêmes étoffes que les articles ci-dessus.

Nous venons encore de recevoir 96 pièces de Crêpon, pour robes, dans toutes les couleurs les plus nouvelles, toujours à 31c au lieu de 65c. Venez de suite si vous voulez en avoir.

Venez acheter chez nous votre Chapeau, votre Parasol, vos Gants, vos Rubans, en un mot tout ce que vous avez besoin. Pour quelle raison ? nous direz-vous.—Parce dont nous vendons à bien meilleur marché que partout ailleurs.

BOISSEAU FRERES

235 et 237, St-Laurent

LOTÉRIE DU PEUPLE

La seule autorisée par la Législature de Québec

10 cents — BILLETS — 10 cents

PROCHAIN TIRAGE

Mardi le 20 Juin 1893

NOMENCLATURE DES LOTS

1 Lot valant....	\$1,000.00	\$1,000.00
1 do .....	500.00	500.00
1 do .....	250.00	250.00
1 do .....	100.00	100.00
2 Lots valant....	50.00	100.00
5 do .....	25.00	125.00
25 do .....	5.00	125.00
100 do .....	2.50	250.00
500 do .....	1.00	500.00

LOTS APPROXIMATIFS

100 Lots valant....	\$2.50	\$250.00
100 do .....	1.00	100.00
999 do .....	1.00	999.00
999 do .....	1.00	999.00

2834 Lots valant.....\$5,298.00

Les demandes des billets seront reçues jusqu'à neuf heures le jour même du tirage. Toute demande par le courrier parvenant le jour même du tirage est appliquée au tirage suivant.

Les noms des gagnants ne sont pas livrés à la publicité sans une autorisation spéciale.

4022 Lots valant.....\$42,988

GRAND TIRAGE

\$1.00 — BILLET — \$1.00

11 Billets pour \$10.00

MARDI LE 27 JUIN 1893

Sous la surveillance personnelle des Commissaires nommés par le gouvernement de Québec

NOMENCLATURE DES LOTS

1 Lot valant \$15 000.....	soit	\$15,000
1 — 2,500.....	—	2,500
1 — 1,500.....	—	1,500
1 — 1,000.....	—	1,000
1 — 500.....	—	500
5 — 200.....	—	1,000
5 — 100.....	—	500
10 — 50.....	—	500
100 — 20.....	—	2,000
200 — 10.....	—	2,000

LOTS APPROXIMATIFS

100 Lots valant	15.....	soit	\$1,500
100 —	10.....	—	1,000
500 —	4.....	—	2,000
999 —	4.....	—	3,996
999 —	4.....	—	3,996
999 —	4.....	—	3,996

4022 Lots valant.....\$42,988

Bureau Principal : 78, rue St-Laurent, Montréal

BOITE B. P. 987

ED. C. LALONDE, GERANT

On demande des agents.

ATTRACTION sans PRECEDENT

Plus d'un quart de million distribué



Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire Ses Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La

Renommée depuis plus de 20 ans pour l'intégrité de ses tirages et le prompt paiement des prix, dont suit attestation

“ Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés ; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat avec des facsimile de nos signatures attachés dans les annonces.

*J. A. Ench*  
*M. A. Noble*  
*L. J. M. M.*

Commissaires

Le Colonel C. J. Villeré succède au Général Beaugard comme l'un de nos commissaires pour surveiller nos tirages mensuels et semi-annuels. Le Général Beaugard a toujours choisi M. Villeré pour le représenter aux tirages chaque fois qu'il était absent. M. Villeré a déjà eu la surveillance de neuf de nos tirages.

Nous, les soussignés, Banques et Banquiers, paierons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses

R. M. Walmsley, Prés. Louisiana National Bk  
Jno. H. O'Connor, Prés. State National Bk  
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk  
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Le tirage mensuel de \$5 aura lieu AU THEATRE ST-CHARLES NOUVELLE-ORLEANS MARDI, 11 JUILLET 1893

PRIX CAPITAL — \$75,000

100,000 BILLETS DANS LA ROUE

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$75,000 est.....	\$75,000
1 PRIX DE 20,000 est.....	20,000
1 PRIX DE 10,000 est.....	10,000
1 PRIX DE 5,000 est.....	5,000
2 PRIX DE 2,500 sont.....	5,000
5 PRIX DE 1,000 sont.....	5,000
25 PRIX DE 300 sont.....	7,500
100 PRIX DE 200 sont.....	20,000
200 PRIX DE 100 sont.....	20,000
300 PRIX DE 60 sont.....	18,000
500 PRIX DE 40 sont.....	20,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE 100 sont.....	10,000
100 PRIX DE 60 sont.....	6,000
100 PRIX DE 40 sont.....	4,000

PRIX TERMINAUX

1,998 PRIX DE 20 sont.....	39,960
3,494 prix se montant à.....	\$265,160

PRIX DES BILLETS:

Le billet \$5; Deux cinquième \$2; Un cinquième \$1; Un dixième 50c; Un vingtième 25c.

Prix pour les clubs : la valeur de \$55 en billets pour \$50

Tarifs spéciaux pour agents requis partout

IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons tous les frais, et nous paierons tous les frais d'express sur BILLET et LISTES DES PRIX envoyés à nos correspondants.

Adressez :

PAUL CONRAD,

Nouvelle-Orléans, La

Donnez l'adresse complète et faite la signature lisible

Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la malle à TOUJOURS les Loteries nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix.

Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par express, FRANCHISES DE PORT.

ATTENTION—Après le 1er janvier 1894, nos tirages auront lieu à Puerto Cortez, Honduras, Amérique centrale, sous et en vertu d'un contrat de 25 ans, passé avec ce gouvernement. Ces tirages se feront chaque mois, comme auparavant. Il n'y aura aucun changement dans l'administration, ni interruption dans les affaires. PAUL CONRAD, prés. Quand vous achetez un billet de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, voyez à ce que ce

## LES DEUX MARIAGES DE CECILE

PREMIERE PARTIE

## L'EMPOISONNEUSE

— Ah ! M. Dutertre, interrompit la sous préfète, quelle journée ! quel triomphe pour vous ! Quelle reconnaissance vous doit Mme de la Géraudaye !

— Ce que j'ai fait pour elle, je l'aurais fait pour tout autre accusé dont la cause m'eût paru être aussi juste. Mais, madame, je suis infiniment heureux de vous rencontrer. Il me répugnerait d'aller solliciter, pour ainsi dire, les remerciements de Mme de la Géraudaye en me présentant devant elle en ce moment. Cependant, il est urgent de calmer son agitation, de donner un peu de repos à son cerveau et à son cœur. Je sais que Madeleine a amené ici le petit Félix. Voulez-vous venir avec moi le lui redemander ? Vous même ensuite, madame le rendrez à sa mère.

Mme Provenchère accepta avec grand empressement. Néanmoins elle craignait un peu de résistance de la part de Madeleine.

Madeleine ne résista pas.

— Dieu sait si j'ai eu tort ! dit-elle d'un air sombre. Il sait aussi, M. Dutertre, si vous avez bien fait de me reprocher ma conduite envers le pauvre disparu ! Je ne suis qu'une ignorante ; je ne pourrai donc jamais découvrir la vérité, à moins qu'un miracle n'éclate. Oh ! comme je demanderai ce miracle à chaque instant de ma vie ! Emmenez l'enfant, Mme Provenchère. Je n'ai pas le droit de le garder, et c'est un grand malheur ! J'ai le cœur bien gros de le voir partir !...

— Vous êtes une obstinée, Madeleine, répondit doucement Mme Provenchère. Doutez-vous encore de l'innocence de Mme de la Géraudaye ?

— Elle est peut-être bien innocente, répondit la vieille femme avec le même regard sombre. Cependant, je n'ose pas, quoique la justice ait parlé, reprendre courage. Si je me suis trompée, le malheur est tout de même sur la maison de mon pauvre Armand, et son enfant sera victime comme lui, comme ses frères !

Mme Provenchère ne put tirer autre chose de la paysanne, qui se refusa même à embrasser le petit Félix.

— Mon cœur s'ouvrirait ! s'écria-t-elle, et j'ai besoin de vivre pour demander que la vérité soit bientôt connue.

Quelques instants plus tard, Mme de la Géraudaye tenait dans ses bras l'enfant dont la présence pouvait seule avoir la puissance d'apaiser le flot tumultueux de ses pensées.

A peine put-elle prendre un peu d'empire sur son cœur pour parler à Mme Provenchère.

— Pardonnez-moi dit-elle, de vous demander de me laisser seule. Puisque vous voulez bien vous occuper de moi, soyez bonne jusqu'au bout. Préparez, je vous en prie, mon retour à la Géraudaye. Je ne veux voir personne... J'aurais été si heureuse, pourtant, de dire à M. Dutertre quelle vive reconnaissance je lui garde ! Mais je le lui écrirai plus tard... Je ne puis penser qu'à mon enfant et à...

Les larmes inondant le visage de la jeune femme complétèrent sa pensée.

Mme Provenchère avait assez de noblesse de sentiments pour comprendre l'appel fait à sa délicatesse. Elle embrassa le petit Félix, serra la main de Mme de la Géraudaye et se retira.

Elle voulut alors s'occuper de prendre les mesures nécessaires pour le départ ; mais un billet de Maxime l'avertit que tout était prêt pour une heure très matinale du lendemain, afin de dérouter les curieux obstinés à stationner devant l'hôtel.

Le rôle de Mme Provenchère se bornait donc à passer la nuit dans une chambre voisine de celle de Mme de la Géraudaye, à se tenir prête à parer aux éventualités possibles et à prendre place dans la berline de voyage, si toutefois la jeune femme acceptait ce dernier arrangement.

Par amour propre, la sous-préfète n'aurait pas été fâchée de rendre sa collaboration plus active ; mais elle sut accepter l'évidence, et ne déploya pas un zèle hors de saison.

Mme de la Géraudaye pouvait-elle, en un instant, oublier qu'elle avait été soupçonnée et abandonnée par tous ceux qui, autrefois, se proclamaient ses amis !

La nuit s'écoula sans incident. Plus d'une fois, cependant, Mme Provenchère fut sur le point de courir près de la jeune femme dont elle distinguait les exclamations et les sanglots à demi étouffés... Mais bientôt le calme se rétablissait.

Le jour pointait à peine, lorsque la berline commandée arriva devant l'hôtel. Mme de la Géraudaye parut aussitôt sur le seuil de sa chambre. Elle refusa de prendre aucune nourriture, et n'eût d'attention que pour le petit Félix, qu'elle portait étroitement contre sa poitrine.

Elle accueillit pourtant la demande que lui fit Mme Provenchère de l'accompagner pendant le voyage.

— Si vous ne trouvez pas trop triste la vue d'une femme que la douleur a rendue à demi folle, venez ! dit-elle.

— Adieu, madame, dit-il, car je me reprocherais de troubler la solitude à laquelle vous voulez demander le repos et l'apaisement de vos souffrances. Adieu !

D'un geste qui, dans sa spontanéité, avait recouvré à peu près entièrement cette grâce, son plus grand charme, Mme de la Géraudaye offrit à Maxime le front du petit Félix ; puis lui tendant la main :

— Adieu, monsieur ! dit-elle. Je n'ai aucun moyen de vous prouver comme je le voudrais, ma gratitude. Mais si Dieu accorde à mes prières la longue existence de bonheur que je réclame pour mon enfant, compensation de mes souffrances, Félix apprendra qu'à vous, monsieur, il doit de pouvoir porter intact le nom de son père !

Maxime baisa le front de l'enfant et posa respectueusement ses lèvres sur les mains de la mère.

Mme de la Géraudaye et Mme Provenchère prirent place dans la berline. Une servante de l'hôtel, transformée en femme de chambre pour la circonstance, monta sur le siège, près du cocher, et bientôt la voiture disparut aux yeux de Maxime.

Le jeune homme retournait chez lui, tout pensif, quand il sentit une main toucher son épaule. Brusquement, il se retourna et resta fort étonné en reconnaissant M. Demattre, le procureur de la République.

— Vous l'avez sauvée, M. Dutertre, et moi je l'avais condamnée ! dit d'une voix sourde le magistrat. Jouissez de votre triomphe, mais prenez garde de vouloir en abuser !

Avant que Maxime eût pu lui répondre un mot, M. Demattre s'était éloigné à grands pas.

— Que veut-il dire ? murmura le jeune homme. Aimait-il Cécile et voudrait-il me la disputer ? Qu'importe ! Lui-même ne vient-il pas de proclamer ma force... J'ai sauvé celle qu'il avait condamnée, la victoire ne peut être douteuse !...

## XIX

## LE RETOUR

La route fut rapidement franchie. Sept heures du matin sonnaient lorsque la berline arriva en vue de \*\*\*\*.

Mme de la Géraudaye s'adressa alors à Mme Provenchère.

— Pardonnez mon silence, lui dit-elle. Vous ne pouvez savoir tout ce qui remplit mon cœur ! Il y a six ans, à pareil jour, j'entrais à la Géraudaye épouse heureuse... aimée ! J'y reviens l'âme si déchirée que je doute pouvoir survivre à une telle épreuve.

Quelle main ennemie avait préparé ma perte ? Je l'ignore. Quelle impression ma délivrance produira-t-elle sur ceux qui avaient applaudi à mon malheur ? Je ne veux même pas le connaître.

Ma ferme volonté est de vivre seule, désormais, entre mon enfant et les souvenirs cruels qui ne s'effaceront plus.

Vous avez souvent, madame, été bonne pour moi. Je désire penser que vous n'avez pas cru à l'accusation sous laquelle j'ai failli succomber. Eh bien ! montrez-vous mon amie. Priez M. Provenchère de m'aider à faire reconnaître les droits de tutrice que je tiens de mon mari. Une fois ces choses réglées, je veux, je le répète, vivre seule.

Je crains que Mme de Tourgévillie, pour effacer sa conduite envers moi, ne veuille en appeler aux liens qu'elle-même a méconnus. Je sais combien son cœur est bon et suis persuadée qu'elle ne m'aurait pas accusée si elle m'avait crue innocente. Mais, je vous en supplie, dites-lui que j'ai oublié toutes les injures, et que je trouve avoir trop peu de temps à consacrer à mon enfant pour en distraire la moindre partie.

Je ne crois pas d'ailleurs, que, la comtesse et vous, madame, exceptées, personne s'occupe beaucoup de moi.

Je le souhaite vivement. Plus je me sentirai isolée, plus je pourrai me plonger dans le passé et plus je reprendrai de calme. Encore une fois, madame, pardonnez-moi et permettez-moi de rentrer seule à la Géraudaye. En me quittant, pensez que vous avez laissé derrière vous une recluse, car voilà, désormais, comment vous pouvez m'appeler.

Mme Provenchère n'essaya pas de combattre la résolution de la jeune femme dont la voix était si ferme, si calme et exprimait si bien une inébranlable volonté. La sous-préfète se borna à promettre l'empressement de M. Provenchère pour faire exécuter les formalités exigées par la loi.

— Et quand elles seront remplies, dit Mme de la Géraudaye avec un sourire amer, on me rendra, j'en ai l'espoir, le testament écrit par mon mari... On ne trouvera plus cette prière malséante, maintenant !

Mme Provenchère rougit. Elle se souvint que cette même prière avait fait pénétrer le soupçon en son esprit. Elle se répandit en protestations, affirmant son désir d'être toujours prête à répondre au premier appel de la jeune femme, s'il lui plaisait de recourir à elle ; puis, comme la voiture arrivait devant la sous-préfecture, elle donna ordre au cocher d'arrêter, serra affectueusement la main de Mme de la Géraudaye et prit congé, plus émue qu'elle n'eût voulu le paraître.

La berline reprit le chemin du château.

Le vieux portier impotent qui gardait la grille vint, en rechignant, reconnaître les voyageurs.

— Eh bien ! grâce à Dieu ! Vous voilà, notre pauvre dame ! s'écria-t-il.

Vous me croirez si vous voulez, mais j'ai toujours dit que c'étaient des atrocités de vous faire tant de peine, et que si le malheur a voulu que notre cher maître meure, vous, notre dame, vous étiez bonnes gens ! bien incapable de lui avoir fait du mal.

Le cœur de Mme de la Géraudaye se fondit à ces naïves paroles, elle tendit la main en pleurant au vieux Martin et se jeta au fond de la voiture.

Quelques minutes plus tard, elle était au bas du perron du château.

Une seule servante avait été gardée pour l'entretien des appartements. Elle accourut, toute effarée. Sans trouver de bonnes paroles, comme le portier, elle témoigna beaucoup de respect et s'empressa, sur l'ordre de la jeune femme, d'ouvrir l'ancien cabinet de travail de M. de la Géraudaye.

Cette pièce avait gardé sa physionomie d'autrefois. Rien, absolument, n'y avait été dérangé. Mme de la Géraudaye eût pu se croire à l'instant où, dans ce même lieu, M. Bertier et M. Delestang lui adressaient questions sur questions.

Comme alors, elle enveloppa d'un coup d'œil ce qui l'entourait et s'assit, ou plutôt tomba dans le grand fauteuil de paille, placé devant le bureau.

— Oh ! murmura-t-elle, Armand, mon bien-aimé Armand ! entendas-tu ma voix, verras-tu mes larmes ? Pourras-tu veiller sur ton fils, sur moi ? Si tu le peux, oh ! donne-moi du courage ! Empêche-moi de succomber à la douleur de notre séparation, ton fils a besoin de ma tendresse. . . .

Un léger cri de l'enfant la rappela à elle-même. Elle sonna et donna des ordres pour que la chambre destinée au petit Félix fût préparée.

— Pauvre chéri ! disait-elle, en montant l'escalier qui menait à cette chambre ; pauvre chéri, je te rapporte dans la maison d'où, folle de désespoir, j'ai voulu t'arracher, t'éloigner pour toujours. La fatalité qui a frappé tes frères et ton père t'atteindra-t-elle ? Oh ! mon fils, s'il ne faut, pour la conjurer, que l'amour, la vigilance de ta mère, tu vivras ! . . .

Elle avait placé l'enfant dans le petit lit et semblait hésiter à prendre une résolution douloureuse.

— Non ! dit-elle enfin, non, je ne serai pas faible à ce point ! . . .

D'un mouvement rapide, elle traversa le large palier qui séparait la chambre de Félix de celle où M. de la Géraudaye avait rendu le dernier soupir.

Les persiennes closes et les grands rideaux à demi fermés, empêchant la lumière de se répandre librement dans cette pièce, donnaient à l'ensemble des objets qu'elle renfermait une teinte morne, bien en harmonie avec le deuil de la jeune femme.

Elle alla se jeter à genoux, auprès du lit, et, enfouissant sa tête dans la riche tenture de soie qui le recouvrait, elle ne chercha plus à comprimer ses sanglots.

Lorsque la première explosion de sa douleur fut un peu calmée, elle essaya de reprendre la force de penser ; mais, par un phénomène particulier aux crises cérébrales trop violentes, ce furent d'abord les événements déjà éloignés qui, les premiers, se représentèrent à sa mémoire. Elle se revit, heureuse jeune fille, dans la maison de son père. Elle se revit, traversant le parc de la Géraudaye et rencontrant, pour la première fois, celui qui allait devenir le mobile unique de sa vie.

Elle se revit belle, d'une beauté si pure, si rayonnante, entrant, couronnée de la fleur des fiancées, dans cette maison qu'un amour ardent faisait sienne.

Elle revêcut, s'il est possible de s'exprimer ainsi, les douces années écoulées près de l'époux qui l'adorait.

Puis, les lugubres images de la mort de ses deux premiers enfants, celles de l'agonie de son mari et les horribles conséquences qui les avaient suivies, se retracèrent avec une intensité extrême à son esprit troublé.

Des cris inarticulés s'échappaient de ses lèvres. Elle appelait son Armand, le suppliait de venir à son secours, de faire éclater son innocence !

Comment son organisation si délicate et si cruellement frappée depuis quelques mois put-elle subir, sans y succomber, une crise aussi aiguë ?

Dieu eut pitié du pauvre orphelin dormant paisiblement dans son berceau et qui, du fond de son sommeil d'ange, ne sentit pas ses petites mains roses, son gracieux visage recevoir les larmes brûlantes de la mère que l'on avait été bien près de lui ravir ! . . .

Avant la fin du jour, Mme de la Géraudaye, bien faible, bien pâle, mais soutenue par une résolution que ses épreuves avaient développée et mûrie, Mme de la Géraudaye établissait l'ordre futur de la maison.

Elle gardait, pour le service intérieur du château, la femme à qui il lui avait été confié. Elle demandait au concierge Martin de lui donner sa fille Catherine, jeune personne de seize ans, qui serait une excellente compagne pour le petit Félix. Elle chargeait également le vieillard de lui procurer une bonne ouvrière dont, au besoin, on pût faire sa femme de chambre de confiance.

Tout cela entendu, ordre exprès fut donné de n'introduire absolument personne au château sans autorisation.

Elle éprouva une sorte de joie douloureuse quand elle entendit fermer la grande grille terminant l'avenue principale du château.

Il lui semblait ainsi élever une insurmontable barrière entre elle et le monde qui l'avait si horriblement méconnue.

— Je suis encore uniquement à toi, mon Armand ! dit-elle en croisant ses deux mains sur son cœur qui battait avec violence. Je n'entendrai plus ta voix bien-aimée, je ne te verrai plus . . . Mais ton âme saura bien encourager mon âme, et dans mes pensées, toujours consacrées à toi, à ton fils, je saurai bien reconnaître l'écho de tes chères pensées.

Toute à son amour, elle avait perdu la notion du temps. Dans les ombres, qui s'allongeaient au loin, ses yeux cherchaient encore une ombre chérie. Dans les mille bruits qui précèdent l'instant où la nature s'endort, fatiguée de sa tâche, son oreille essayait de percevoir les accents qui, autre-

fois, la faisaient bondir, légère, joyeuse, au-devant du bien-aimé attendu

## DEUXIÈME PARTIE

### I

#### LE VOYAGEUR

Un des plus gracieux spectacles que la vue de la mer puisse offrir, c'est assurément celui de l'immense demi-cercle qui, commençant à la pointe de la Hève, passant par la belle côte de Grâce, les collines de Trouville, les falaises sablonneuses de Villiers, de Beuzeval et de Dives, va se perdre, en suivant une pente de plus en plus abaissée, jusqu'à l'horizon bleuâtre de l'embouchure de l'Orne, indiquée, la nuit, par les feux du phare d'Ouistreham.

Il n'y a là rien de grandiose ; aucun rocher aux pointes acérées n'y déchire le flot lorsque le vent souffle en tempête ; mais l'ensemble possède un charme pénétrant, une beauté douce, et comme une gaieté juvénile qui fait de ce coin de la Normandie une halte de repos délicieux pour l'été.

Aussi, les noms de Trouville, de Dauville, de Villiers, de Houlegate, de Beuzeval, de Dives, de Cabourg . . . sont-ils devenus familiers aux oreilles parisiennes, et là où les arbres indigènes croissaient vigoureusement en toute liberté, là où le sable des falaises croulantes régnait en maître, des villas princières, des chalets somptueux ont été élevés ; des parcs immenses et de coquets jardins ont été dessinés.

Toute une population nouvelle : noblesse de nom, noblesse de finance, noblesse de commerce s'est attachée à cette belle contrée, ajoutant un élément de richesse à ceux qu'elle possédait déjà.

Mais au milieu du bruit des fêtes mondaines, dont retentissent les casinos, on trouve encore de petites retraites charmantes qui, l'année d'ensuite peut-être, seront devenues un but fréquenté.

Ainsi en était-il de S . . . petit hameau de pêcheurs, si pittoresquement situé sur une plage magnifique et des hauteurs boisées ravissantes.

Les grasses prairies qui l'entourent sont un pays de cocagne pour les bestiaux, enfouis dans l'herbe jusqu'au fanon. La plage, formée de fin sable jaune, ne voit pas encore les triomphantes baigneuses y gaspiller plusieurs toilettes par jour.

C'est une campagne toute paisible, appréciée seulement de quelques riverains, amateurs de bains de mer, de pêche à l'équille, au crabe ou à la crevette.

Les habitants sont des gens économes, fort occupés, en dehors des modestes plaisirs que nous venons d'énumérer, de leur commerce de bois, de cidres, d'animaux de boucherie, de poissons . . . sans compter les comméragés, qui florissent là, ainsi qu'ailleurs, avec une admirable fécondité.

Pendant l'été de l'année qui suivit le procès de Mme de la Géraudaye, en plein mois d'août, à l'heure la plus brûlante de l'après-midi, un jeune homme, portant l'équipement de peintre-paysagiste en voyage, entra à S . . . dans un pauvre cabaret fièrement orné du nom "café," où, déjà, plusieurs pêcheurs avaient cherché un refuge contre la chaleur devenue intolérable.

Le nouvel arrivant demanda des rafraîchissements et ne parut pas surpris d'apprendre que toutes les ressources de la maison consistaient en eau, en cidre, et limonades de couleur peu engageante.

Il choisit une carafe d'eau ainsi qu'une bouteille de cidre et coup sur coup, but sans sourcilier deux verres de la boisson chère aux Normands.

Les pêcheurs qui l'observaient du coin de l'œil, car il savaient combien le cidre était "dur," exprimèrent tout bas l'opinion que le jeune homme n'était pas un de ces "messieurs, à faible gosier, des villes, ne trouvant rien à leur gré."

Le voyageur ne sembla pas entendre. Il était, en ce moment, très occupé à demander à l'hôtesse si elle pouvait lui louer une chambre pour quelques jours.

— Ah ! mon Dieu ! non, monsieur, répondit-elle d'un air tout fâché de ne pouvoir mieux accueillir la proposition, ma maison est bien trop petite pour ça.

— Alors, madame, serez-vous assez bonne pour me dire où m'adresser ? Je ne connais pas le pays, et je suis trop fatigué pour marcher longtemps sans avoir la certitude de trouver à me loger dans une maison convenable.

— L'auberge de la *Barque d'Or* est une maison convenable. Vous y serez très bien, monsieur.

— J'avoue ne pas aimer beaucoup les auberges. N'y a-t-il point à S . . . moyen de louer une chambre chez un pêcheur, par exemple, comme je l'ai fait l'an dernier à Beuzeval ?

— Beuzevâ ? reprit l'hôtesse avec l'affreux accent traînant du pays, accent déparant la plus jolie bouche et se montrant ennemi de toutes consonances harmonieuses ; je suis née à Beuzevâ et je le connais bien. C'est peut-être chez un ami que vous êtes descendu. Mais, monsieur, n'y a pas ici beaucoup de maisons "conséquentes." Cependant, le père Luc, le richard, doit bien avoir un appartement.

V. VATTIER D'AMBROYSE

A suivre

# LES MANGEURS DE FEU

TIDANA, LE TROUEUR DE TÊTES

Deuxième Partie

## L'AIGLE NOIR

Tout ce qui était volé, maraudé dans les runs et les mines et prélevé ainsi sur le travail des honnêtes gens, par les chevaliers du Buisson, laines, pelleteries, suifs, coton, corne, chevaux et bestiaux même, était expédié dans un des grands ports commerciaux, au nom de commissionnaires et de courtiers affiliés de la bande, qui les vendaient au mieux des intérêts de tous, et c'est dans le sous-sol de Devil's Tavern que s'effectuait la répartition des bénéfices.

On se souvient que le soir même de son arrivée à Melbourne, Willigo, au lieu d'aller, ainsi que ses amis, goûter les douceurs d'un repos bien gagné, après s'être armé comme pour une expédition, s'était glissé silencieusement hors de l'hôtel et n'avait plus reparu. Nous allons bientôt connaître les motifs qui avaient poussé le vaillant chef nagarnook à agir ainsi.

Le soir même de la fête, il revint à Oriental House pour voir ses amis ; mais, ne les ayant pas trouvés, il ressortit presque aussitôt. Au lieu de se diriger vers le Strand, tout éblouissant de lumières et garni d'élégants promeneurs, l'Aigle-Noir, avec une connaissance parfaite des lieux, longea les écuries de l'hôtel, pénétra dans un grand jardin qui descendait en pente douce vers la Yarra, et, arrivé près de la rivière, la suivit lentement dans la direction du port, en observant les environs avec la plus grande attention, comme s'il dût attendre quelqu'un ou redouter une embuscade.

En quittant l'hôtel, il s'était couvert la tête d'un de ces immenses sombreros de feutre mou dont les Américains avaient apporté la mode en Australie, pour dissimuler sa touffe de cheveux garnie de plumes, ornement national que les indigènes à demi ralliés à la civilisation ne portaient plus.

La rivière était bordée par une étroite jetée un peu en contre-bas de la chaussée qui servait de chemin de halage, et sur laquelle deux hommes auraient eu quelque peine à passer de front. Il faisait une de ces nuits sombres, si propices aux maraudeurs, qui ne permettent pas de voir distinctement devant soi. Au bout d'un instant, un bruit de pas se fit entendre dans le lointain, et l'œil de lynx du sauvage, habitué aux obscurités du Buisson, distingua deux ombres qui s'avançaient par le même chemin à sa rencontre.

Les deux inconnus causaient à voix basse.

Bientôt ils se trouvèrent nez à nez avec l'indigène.

— Qui es-tu, demanda l'un d'eux à Willigo.

Ce dernier n'eut pas l'air d'avoir entendu, et continua d'avancer.

— Cède-nous le pas ou il va y avoir du sang ! exclama le compagnon de celui qui venait de parler.

Pour toute réponse l'Aigle-Noir étendit les bras, saisit les deux hommes par leur vêtement et, leur imprimant une secousse énergique, les envoya rouler sur la chaussée ; le même mouvement en sens inverse les eût précipités dans la rivière.

Les deux inconnus le comprirent, aussi ne demandèrent-ils pas leur reste.

— Malpeste ! fit l'un d'eux, voilà un particulier qui a la poigne solide.

— Ce doit être un des nôtres, répondit le second qui se relevait moulu, laissons-le passer.

— Voilà une belle hablerie, reprit le premier, qui ne manque pas d'audace... le laisser passer ? Mais il me semble qu'il ne s'est guère inquiété de notre permission, et qu'au pas dont il s'éloigne, il n'a pas l'air de redouter beaucoup un retour offensif de notre part.

Willigo, en effet continuait à descendre vers le port, comme si rien n'était venu troubler dans sa marche.

— Il faut que j'en aie le cœur net, continua le second interlocuteur ; je veux savoir à qui nous avons eu affaire.

Et il fit quelque pas en avant, dans la direction de leur adversaire.

— A ton aise ! répondit l'autre ; mais tu oublies que Bob nous a dit que la commission dont il nous chargeait ne souffrirait aucun retard ?

— C'est vrai !... mais je le retrouverai.

Les deux inconnus continuèrent leur chemin.

Un peu avant d'atteindre le quai, l'Aigle Noir s'arrêta et poussa par trois fois, sur trois modulations différentes, le cri de l'opossum des nuits, puis il écouta.

La rivière coulait à quelques pas de lui, avec ce bruit uniforme de l'eau qui clapote sur les rives. Au loin, l'Océan apaisé faisait entendre sa grande voix imposante dans le silence du soir ; de temps à autre les cris et les chants avinés des bushrangers, se livrant à leurs ébats dans les bouges du port, montaient jusqu'à lui, mais l'appel qu'il avait lancé n'avait provoqué aucune réponse.

Après l'avoir renouvelé sans plus de succès, il se décida à se rapprocher du centre des quais.

Cette fois il n'attendit pas longtemps. A peine le chant monotone du petit rongeur des solitudes australiennes se fut-il fait entendre, qu'il fut répété à quelques distances avec la fidélité d'un écho, et peu après Willigo aperçut une ombre dont la silhouette se détachait sur les vitraux mal éclairés des public-houses et des bars.

— Est-ce toi, Koanook ? demanda l'Aigle-Noir.

— Oui, Willigo, répondit le jeune guerrier, qui d'un bond fut auprès de lui.

— Et Nirooba ?

— Il est dans le sous-sol de Devil's Tavern avec Wiwaga et Waia Nandi, en train de surveiller l'assemblée des bushrangers, car de graves décisions doivent être prises cette nuit.

— On ne se doute de rien ?

— Depuis cinq mois que nous fréquentons assidûment la taverne, nous avons complètement gagné la confiance de master Bob et des habitués, et plusieurs fois déjà ils ont voulu nous mêler à des expéditions importantes que nous avons toujours trouvés le moyen d'esquiver.

— Bien, le jeune menouah a montré toute la sagesse d'un barbe grise.

— Si l'Aigle-Noir veut entrer, il en apprendra plus long en quelques heures que je ne pourrais lui en dire en dix heures.

— As-tu préparé mon arrivée ?

— J'ai dit que nous attendions notre père des grands villages de notre tribu.

— Le jeune guerrier peut prendre placé au feu du conseil. A-t-on parlé du placer Tidana ?

— Beaucoup ; car on sait que vous avez échangé des blocs d'or pur à Sydney ; mais personne ne connaît le lieu où il est situé... Mon père veut-il me permettre d'ouvrir mon cœur pour en laisser sortir toute ma pensée ?

— Parle sans crainte, Koanook

— Que mon père me suive et nous allons rentrer dans la taverne. Je crains que mon absence ne soit remarquée.

— Je te suis... Un mot encore ; est-ce que Bob ne vient pas d'envoyer deux bushrangers dans la ville neuve pour quelque affaire importante.

— Oui, ils sont partis un peu avant ton arrivée.

— J'aurais peut-être dû les assommer avec mon boomerang, car je les ai rencontrés, et m'emparer du message qu'ils portaient ; mon frère Tidana, qui sait déchiffrer les signes que les blancs mettent sur le papier, aurait su ce que c'était.

— C'eût été inutile, nous allons savoir ce dont il s'agit ; Bob nous a dit qu'il comptait sur vous pour cette affaire, car il ne voulait en confier l'exécution qu'à des indigènes.

Les deux hommes étaient arrivés près de Devil's Tavern ; Koanook guida l'Aigle-Noir par un sombre corridor qui conduisait à l'escalier du sous-sol ; il donna le mot de passe à un individu qui gardait l'entrée, et tous deux pénétrèrent dans le sombre bouge, où une centaine d'aventuriers de toutes les nationalités se trouvaient réunies sous la présidence de master Bob.

Un immense hurrah accueillit l'entrée de Willigo, car Koanook, pour le bien faire venir des chevaliers du Buisson, avait habilement répandu le bruit que l'Aigle-Noir avait juré une haine à mort au Canadien, à la suite de démêlés personnels ; et qu'il ne demanderait sans doute pas mieux que de trahir le secret du placer, s'il lui avait été confié.

Nul, parmi les bushrangers, connaissait les liens intimes qui unissaient Willigo et le Canadien, et on ne s'étonna pas de voir l'indigène abandonner ce dernier et passer au camp des maraudeurs, tellement ces sortes de brouilles étaient fréquentes entre Européens et sauvages ; si, d'un côté, les blancs étaient toujours disposés à ne pas tenir tous leurs engagements avec les indigènes, ceux-ci par contre, étaient également prêts à abandonner leur service pour les motifs les plus légers. Et puis les Nagarnooks, qui se considéraient comme une tribu noble, n'avaient jamais envoyé leurs fils marauder dans le Buisson ; les bushrangers qui, dès lors, ne les connaissaient guère que de nom, ne pouvaient pas leur prêter des qualités de loyauté et de grandeur d'âme qu'il n'avaient jamais rencontrées chez les Australiens abrutis de la côte, avec lesquels ils avaient eu affaire jusqu'à ce jour. L'accession de Willigo à la bande fut donc saluee avec enthousiasme, car on ne doutait pas qu'ayant vécu pendant plusieurs mois dans l'intimité de Dick, il ne dût connaître la situation du placer par ce dernier.

Quant à l'Aigle-Noir, c'était un coup de maître et une partie suprême qu'il venait de jouer dans l'ancre même des bandits qui faisaient trembler Melbourne et régnaient à peu près sans conteste sur tout le Buisson.

Après le combat avec les Dundarups et le guet-apens auquel il n'avait échappé, avec le Canadien et le jeune comte d'Entraygues, que grâce au sang-froid et au courage de Gilping, Willigo, qui ne comprenait rien à toutes les questions qui avaient motivé le départ de Laurent pour l'Europe et au plan élaboré par Dick et Olivier pour s'assurer de la propriété du placer et garantir en même temps leur sûreté, était allé, en véritable sauvage, droit au but. Dans sa pensée, il s'était dit que, pour posséder le placer, il fallait d'abord l'occuper avec une force suffisante pour le défendre ; puis, que pour déjouer les projets des bushrangers contre la vie de son frère Tidana, il était nécessaire, avant tout, de connaître ces projets, et qu'ensuite il n'y avait pas de meilleur moyen de les faire échouer que d'attirer tous les bushrangers en masse dans quelque embuscade indigène dont pas un ne sortirait vivant. De cette façon, non seulement il assurait la paisible possession du placer au Canadien et à ses amis, mais encore, en purgeant d'un

seul coup le Buisson de tous les convicts, maraudeur et batteurs d'estrade qui l'exploitaient, il rendait le plus signalé de tous les services aux fermiers, squatters et propriétaires de runs, dont tous ces maladrins étaient la terreur.

La première partie de son plan, il la réaliserait en faisant occuper les contrées qui environnaient le placer par sa tribu tout entière ; la seconde, il en avait préparé la réussite par l'envoi de quatre jeunes guerriers à Melbourne qui s'étaient fait affilier à la bande des bushrangers, et il venait dresser ses dernières batteries en se jetant lui-même dans la gueule du loup.

Au moindre soupçon, l'Aigle-Noir était perdu ; mais on pouvait se fier à l'astuce et au flair naturel du sauvage pour compter qu'il mènerait à bien ce projet qu'il n'avait confié à personne autre qu'à Koanook et aux autres guerriers qu'il avait lancés en avant, munis de ses instructions. De ce côté, il était assuré d'un dévouement aveugle, d'une fidélité à toute épreuve.

—Gentlemen ! fit Bob à l'estimable assemblée, lorsque le brouhaha se fut calmé, je vous présente le grand chef des Mangeurs de feu, l'illustre Willigo, ce qui veut dire, je crois, dans sa langue, le *Dindon-Noir*.

Un éclat de rire unanime accueillit cette traduction fantaisiste du tavernier.

Willigo fronça le sourcil.

Bob se aperçut ; sa figure, qui grimaçait un affreux sourire, changea immédiatement d'expression et, frappant du poing avec colère sur une table, il s'écria :

—Holà ! gibiers de potence, le premier d'entre vous qui se permettra un seul geste, une seule parole qui puisse blesser cet honnête gentleman du Buisson, aura affaire à moi.

Le calme se rétablit comme par enchantement et le terrible bar-keeper continua :

—Vous savez tous que l'année dernière, à un meeting tenu à *Oriental-Hotel*, pour les mines, le bruit se répandit que Dick Lefaucheur, plus connu sous le nom du Canadien, avait découvert un placer d'une incomparable richesse. Eh bien, la nouvelle était vraie ; car quelques jours après, le Canadien se rendait au placer avec deux de ses compatriotes, accompagné de l'illustre Willigo, qui s'était chargé de protéger les pionniers avec un certain nombre de guerriers de sa tribu. Les deux ou trois d'entre vous qui sont seuls revenus d'une expédition, faite en dehors de notre association, savent si Willigo a bien défendu ses protégés ; il ne pouvait pas en être autrement ; ce n'est pas avec une poignée de farceurs de votre trempe qu'on peut suivre la piste d'un homme de la force et de l'audace du Canadien. La paix à ceux qui ont succombé, et que ce soit une leçon pour les autres... Eh bien, gentlemen, comment ces gens-là ont-ils payé l'assistance du grand chef des Mangeurs de feu ? Par la plus noire ingratitude. Aussi a-t-il résolu de se venger ; en sauvage qu'il est, il a su habilement dissimuler ses sentiments pour que ses anciens amis ne se doutassent de rien, mais en sous main il m'a envoyé quatre de ses guerriers de confiance pour me proposer une association que je me suis hâté d'accepter.

Les Européens, qui ont obtenu la concession du placer des autorités de la métropole, vont repartir avec quelques hommes de choix, et toujours sous la conduite de Willigo, pour en prendre possession, et le grand chef des Mangeurs de feu se fait fort de les attirer dans un piège et de nous les livrer ; une fois en notre possession, nous les obligeons, pour sauver leur vie, à nous faire la cession régulière du placer et notre association devient propriétaire incontestée du plus riche gisement aurifère que l'on ait encore vu. Au rapport de cet estimable chef, il suffirait à nous rendre tous, deux ou trois fois millionnaires... Alors, honorables gentlemen, nous rentrons dans le sentier de la vertu ; plus de cette vie de maraudeurs et d'écumeurs de routes, nous devenons les gens les plus recommandables de Melbourne. Et pour nous aider, Willigo ne demande qu'une seule chose : c'est qu'après nous être fait rétrocéder la concession en bonne et due forme—il doit y avoir des anciens huissiers parmi nous, des notaires qui ont mangé la grenouille....

—Moi ! moi ! répondirent vingt voix.

—Bien, mes amis, bien, continua le tavernier, on vous chargera de veiller à la régularité de la cession... Donc, l'illustre chef ne demande qu'une chose : c'est, une fois nos petits papiers bien en règle, que nous lui livrions ses ennemis pour qu'ils se venge d'eux à sa manière en les attachant au poteau du supplice. Voilà le coup de fortune que je vous ménageais depuis plusieurs mois, et je pense qu'une fois de plus votre chef n'aura pas démerité de votre confiance.

De frénétiques applaudissements ébranlèrent la voûte du caveau ; d'un geste le tavernier y mit fin.

—Ce n'est pas tout, gentlemen ; il s'agit de nous entendre, car Willigo, qui n'est venu ici que pour sceller le pacte préparé par ses guerriers, ne peut rester longtemps parmi nous, pour ne pas exciter les soupçons de ces ennemis.

—Malgré l'aide du grand chef, nous aurons affaire à forte partie. Vous savez quel homme est le Canadien ; ses compagnons ne sont pas à dédaigner non plus ; en outre il doit engager cinquante de ses compatriotes pour exploiter la concession, et Willigo estime qu'il nous faudra une troupe de deux cent cinquante à trois cents hommes pour être prêts, à tout hasard, à enlever la situation de haute lutte. Êtes-vous disposés à vous engager d'une façon active dans l'affaire ?

Un oui unanime répondit à cette question.

—C'est bien, reprit Bob ; nous avons encore un certain nombre d'amis qui ne sont pas ici, mais je réponds d'eux. Vous n'avez donc plus qu'à faire vos préparatifs, car l'expédition devra être prête à partir dans une huitaine de jours au plus tard. Vous élirez vous-mêmes vos chefs, selon votre habitude ; quant à moi quelque désir que j'en aie, je ne vous accompagnerai pas. Vous savez tous si Bob est un lâche ; mais les intérêts de notre asso-

ciation sont trop considérables à Melbourne pour que je puisse en abandonner la gestion.

—Vous avez raison, répondirent quelques voix ; qui donc traiterait avec les courtiers et recevrait nos retours d'Europe ? Vous ne pouvez pas quitter la taverne.

Il fut convenu que la troupe se mettrait en marche au premier signal que ferait parvenir Willigo ; les quatre guerriers nagarnooks devaient rester avec les bushrangers pour les guider pendant la route et leur servir d'intermédiaires avec le grand chef afin d'être avertis du moment où ils devraient agir.

Sans sourciller, Willigo scella d'une poignée de main avec Bob le marché que ce dernier venait de conclure au nom des bushrangers.

—Maintenant, gentlemen, fit le tavernier, vous pouvez vous retirer, l'heure est avancée et des honnêtes gens comme vous doivent avoir encore quelques petites affaires à régler avant de se coucher. A ceux qui ne comprendraient pas, je dirai simplement que je désire être seul, car j'ai à causer d'une affaire particulièrement avec les Nagarnooks.

Les bushrangers étaient habitués aux manières de leur chef ; aussi ce dernier n'eut-il pas à leur répéter l'invitation de déguerpir qu'il venait de leur adresser ; cinq minutes après, la taverne était vide et Bob se trouvait en tête à tête avec Willigo et ses jeunes guerriers.



Les deux inconnus causaient à voix basse.—Page 61, col. 1

—L'affaire pour laquelle je vous ai retenus est fort simple, leur dit-il, et je vais aller droit au but. C'est toujours à moi qu'on s'adresse, à Melbourne, quand on a besoin, pour un coup de main, de quelques hommes de bonne volonté. Or, le consul général de Russie, que j'ai l'honneur de connaître m'a fait demander, pour un enlèvement, quatre Australiens décidés, car, paraît-il, en cas que la chose viendrait à s'ébruiter, il faut qu'on puisse en accuser les indigènes ; j'ai promis en songeant à vous pour cette bagatelle ; il m'a fait remettre deux mille dollars : c'est toujours cela. D'après les règles de l'association, il y en a mille pour vous, que voici ; les autres sont pour la caisse générale de la société. J'ai envoyé un message ce soir même au consul, et j'attends la voiture qui doit venir vous prendre.

Les jeunes guerriers interrogeaient du regard Willigo, qui leur fit signe d'accepter. A ces mots de consul général de Russie, un vague soupçon avait traversé le cerveau de l'Aigle-Noir, et ce soupçon n'avait pas tardé, après quelques instants de réflexion, à prendre une consistance singulière. Se rappelant les aventures du jeune comte d'Entraygues et les efforts faits dans le Buisson pour s'emparer de sa personne, il en était arrivé rapidement à la presque certitude que cette nouvelle aventure devait concerner encore l'ami de son frère Tidana, et à l'instant même il avait formé le projet de s'en assurer.

Les quatre guerriers, sur l'invitation du chef, venaient à peine de se partager la somme offerte par Bob qu'un roulement de voiture se fit entendre au dehors. Le tavernier se précipita rapidement à sa rencontre, et Willigo dit rapidement à ses jeunes hommes :

—Avez-vous vos couteaux et vos boomerangs ?

LOUIS JACOLLIOT.

(A suivre)

billet soit daté de la Nouvelle-Orléans ; que le prix tiré par son numéro soit payable à la Nouvelle-Orléans ; qu'il soit signé par Paul Conrad, président ; qu'il porte à l'endos les signatures des agents généraux : J. A. Early, W. L. Cabell et Col. C. J. Villieré, et qu'ils contiennent des garanties de quatre banques nationales avec la signature de leurs présidents, pour le prompt paiement des prix réclamés à leurs comptoirs.

N. B.—Les billets du tirage de juillet, et des suivants, en sus de l'endossement ordinaire de J. A. Early et W. L. Cabell, porteront celle du nouveau commissaire Ch. J. Villieré, successeur du général G. T. Beauregard, décédé.

Il y a un grand nombre de projets inférieurs et malhonnêtes sur le marché ; des billets de loterie sont vendus par des gens qui reçoivent des commissions énormes ; les acheteurs doivent donc être sur leur garde et se protéger en insistant pour avoir des billets de la Loterie de l'Etat de la Louisiane et pas d'autres s'ils veulent avoir la chance.

**J. EMILE VANIER**  
(Ancien élève de l'Ecole Polytechnique)

INGENIEUR CIVIL, ARPEUTEUR

107, rue St-Jacques, Royal Building  
Montréal

Demandes de brevets d'invention, marque de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'étranger.

**LES CAUSERIES FAMILIERES**

52 NUMÉROS PAR AN

24 Gravures coloriées, 15 Patrons découpés, 12 Planches de patrons et broderies. Modes pratiques, savoir-vivre, partie littéraire morale et soignée.

\$4.00 PAR AN

Edition noire à \$2.40, avec 12 gravures coloriées et 15 patrons découpés. \$3.20 par an, à l'étranger.

Directrice : Mme LOUISE D'ALQ,  
4, rue Lord-Byron, Paris

Abonnements reçus au Monde Illustré.

**PACIFIQUE CANADIEN**

EXCURSIONS

MANITOBA

ET DANS L'OUEST CANADIEN

DES BILLETS D'ALLER ET RETOUR

seront vendus les 13, 20 et 27 JUIN, et le 11 JUILLET 1893

Bons pour 40 jours

A Deloraine et retour	} \$28
Boston	
Estevan	
Biscarath	
Moosomin	
Regina	} \$30
Moos-e-aw	
Yorkton	
Prince Albert	} \$35
Calgary	
Edmonton & Retour . . . .	\$40

Pour l'Exposition Colombienne, de Montréal à Chicago & retour.... \$24

De Vancouver à Alaska & retour.... \$95

**BUREAU POUR LA VENTE DES BILLETS**  
129 RUE ST. JACQUES  
COIN DE LA RUE ST. FRANCOIS XAVIER.

**A. LEOFRED**

(Gradué de Laval et de McGill)

INGENIEUR DES MINES

Bureau principal : Québec ; Succursales : Sherbrooke ; Montréal, 17, Côte de la Place d'Armes

—Pour tout ce qui a rapport aux mines—

**Jeux d'esprit et de combinaison**

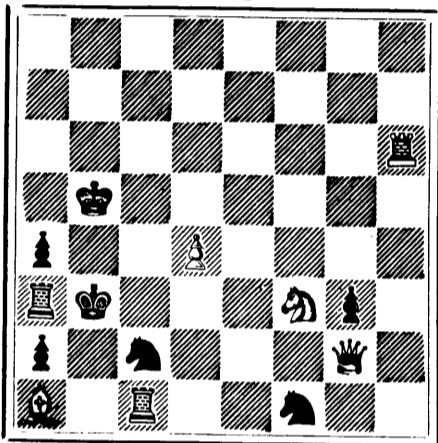
ENIGME

Je suis sans aucun agrément  
Et n'ai reçu d'autre talent  
Que celui de déplaire et nuire à tout le monde,  
Aussi craint-on les lieux où mon espèce abonde.  
Enfant de la chaleur, le froid me fait mourir,  
Il m'est fort inutile alors de bien mourir.  
Je hais l'astre qui nous éclaire,  
Je me dérobe à sa lumière :  
Mais lorsque le sommeil a versé ses pavots,  
Je persécute l'homme et trouble son repos,  
Et quoique faible créature,  
Je lui donne souvent bien de la tablature.

No 106—PROBLEME D'ECHECS

Composé par M. Emile Pradignat, France

Noirs—8 pièces



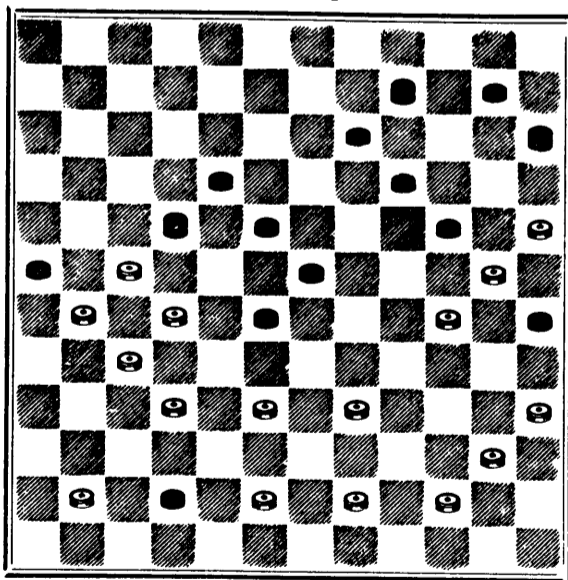
Blancs—6 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

No 105.—PROBLEME DE DAMES

Composé par M. J. M. J., Saint-Henri de Montréal.

Noirs—14 pièces



Blancs—16 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème de Dames No 103

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
52	47	29	16
28	23	16	29
38	32	26	37
47	41	36	47
46	40	47	45
57	50	30	67
64	56 gagnent.		

Solutions justes par MM. Alf Morin, Ottawa ; A. Ladouceur, Ars. Campbell, Sainte-Anne-de-la-Croix ; J.-B. Guy, J. B. Bleau, A. P. Beauchemin, Montréal ; N. L. B., Lévis.

Solution de l'énigme.—Le mot est PÉPIN

Solutions justes : Mme A. E. Jacques, St-Télesphore ; Mlle V. Rochon, Ste-Thérèse de Blainville ; Mlle E. Nadeau, Québec ; Isola Brunet, Mlle Malvina Blanchette, Montréal ; F. X. Lindsay.

Solution du problème d'Échecs No 105

Blancs	Noirs
1 D 7 C	1 ?
2 Mat selon le coup des Noirs.	

ANNONCE DE

**John Murphy & Cie**

LA GRANDE VENTE

DE

**MANTEAUX**

devra se continuer

**DURANT CE MOIS**

Des milliers de magnifiques manteaux pour être sacrifiés à grande réduction, vu l'avancement de la saison.

DENTELLE DE SOIE NOIRE

Un assortiment immense de dentelles noires pour robes, prix variant de \$1.10 à \$6 50 la verge, largeur 44 pouces. Dentelles point d'Irlande, en quantité.

— Voyez-les —

BLOUSES ! BLOUSES ! !

Au-delà de huit mille blouses pour être vendues à 10 p. c. d'avance sur le prix coûtant.

— Voyez-les —

ETOFFES A ROBES

50,000 verges d'Étoffes à Robes et soirées nouvelles à écouler à de grandes réductions

Voyez nos garnitures nouvelles

**JOHN MURPHY & CIE**

Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Bell Tel. 2197

Federal Mat. 22

**Banque Ville-Marie**

AVIS est par le présent donné qu'un dividende de trois pour cent pour les six mois courant, " faisant six pour cent, pour l'année " a été déclaré sur le capital-action payé de cette institution, et sera payable au bureau principal le et après jeudi, le premier jour de juin prochain.

Les livres de transfert seront fermés du 20 au 31 mai inclusivement.

L'assemblée générale annuelle des actionnaires aura lieu au bureau principal de la banque, mardi, le 20 juin prochain, à midi.

Par ordre du Bureau.

W. WEIR,

Président.

— LA —

**Banque Jacques-Cartier**

DIVIDENDE No 55

AVIS est par le présent donné qu'un dividende de trois et demi (3½) pour cent sur le capital payé de cette Institution, a été déclaré pour le semestre courant, et sera payable au Bureau de la Banque à Montréal, le et après Jeudi, le 1er Juin prochain. Les livres de transfert seront fermés du 18 au 31 mai prochain inclusivement. L'assemblée générale annuelle des actionnaires de la banque aura lieu au Bureau de la Banque, à Montréal, mercredi, le 21 juin aussi prochain, à une heure p. m.

Par ordre du Bureau,

A DE MARTIGNY,

Directeur Gérant.

Montréal, 20 Avril 1893.

**DRS MATHIEU & BERNIER**

Chirurgiens-dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal. Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.





**IL PRÉFÉRERAIT SE PASSER DE PAIN. 3**  
 PALAIS EPISCOPAL, MARQUETTE, MICH., 7 NOV. 1889.  
 Le Rév'd J. Kossbiel, de Marquette, écrit : "J'ai beaucoup souffert et quand je me sens sur le point d'être pris par une attaque nerveuse, je prends une dose du Tonic Nerveux du Père Koenig et de suite je me sens soulagé. J'y crois beaucoup et je préférerais me passer de pain que de ce fameux remède."

**PRÉJUGE, MAIS CONVAINCU.**  
 NORWALK SUD, CON., mai 1890.

C'était avec un certain préjugé que je faisais usage du Tonic Nerveux du Père Koenig, mais il me fit tellement de bien que je ne puis me restreindre d'en remercier cordialement l'auteur. Grâce à ce remède, je puis maintenant dormir. Depuis la terrible catastrophe de Johnstown, où j'ai perdu cinq membres de ma famille, j'ai toujours été en proie à de si grandes douleurs que je ne suis plus le même homme. Mais faisant usage, depuis quelques jours de votre Tonic, je me sens revivre à la suite.

Boîte 537. B. CUNZ, Pasteur.

**GRATIS** — Un Livre important sur les Maladies Nerveuses sera envoyé gratuitement à toute adresse, et les malades pauvres peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.

Ce remède a été préparé par le Rév. Pasteur Koenig, de Fort Wayne, Ind., E. U., depuis 1876, et est actuellement préparé sous sa direction par la

**KOENIG MED. CO., CHICAGO, ILL.**  
 À Vendre par les Droguistes à \$1 la Bouteille; 6 pour \$5.

Au Canada, par Saunders & Co., London Ont.; E. Léonard, 113, rue St-Laurent Montréal, Qué.; La Roche & Cie, Québec



**LORSQUE VOUS VOYAGEZ**

emandez vos billets par cette ligne populaire. Elle traverse toutes

**Les Villes et Villages**

importants dans les deux Provinces.  
 Pour **PORT HURON, DETROIT, CHICAGO** et autres villes dans les États de l'Ouest, elle offre des avantages uniques; étant la

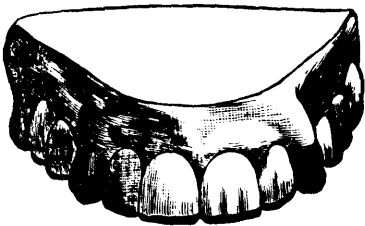
**LA SEULE COMPAGNIE CANADIENNE**

sous le contrôle d'une seule administration. Donnant correspondances directes pour tous chemins de fer américains. Seule route donnant des avantages pour

Biddeford, Manchester, Nashua  
 Boston, Fall River, New-York

Et toutes villes et villages importants dans la Nouvelle-Angleterre.  
 Pour plus amples informations, adressez vous à la gare du Grand-Tronc, à Montréal où à notre représentant

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant par faitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger  
 Nouveau procédé pour plombage et extraire les dents sans douleur.

**A. S. BROUSSEAU, L.D.S.**  
 No. 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

**CASTOR FLUID**

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entre-lent le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles 25 cts la bouteille

**HENRY R. GRAY,**  
 Chimiste-pharmacien,  
 122 rue St-Laurent.

# BAUME RHUMAL

Est le meilleur remède connu contre les rhumes obstinés, la toux, l'enrouement, la bronchite, l'asthme, la consommation et toutes les affections de la gorge et des poumons.  
 En vente partout à 25c la bouteille. 20 doses par bouteille.  
 Dépôt général à la PHARMACIE BARIDON, 1707, rue Ste-Catherine, Montréal.

Un sentiment de satisfaction et de confort, voilà ce qu'on se procure en prenant du  
**JOHNSTON'S FLUID BEEF**

Il stimule et soutient, reconforte et restaure.

# MAISON - BLANCHE

65—RUE SAINT-LAURENT—65

Merceries et chapelleries pour les chaleurs. Habits légers, en alpaca et en soie.  
 N. B.—Ordres de la campagne remplis avec soin.  
 Une visite est sollicitée.

**T. BRICAULT**

UN SEUL PRIX

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

# " WESTERN "

INCORPORÉE EN 1851

Capital.....	\$2,000,000
Primes pour l'année 1892.....	2,567,061
Fonds de réserve.....	1,095,000

J. E. R. U. & FILS Gérants de la succursale de Montréal, 194, St-Jacques

AGENTS HONORABLES Agent du dent français.

PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

## Savez-vous Pourquoi

Nos ventes augmentent toujours tous les ans ? C'est que nous ne vendons que de bons meubles, solides et élégants. Nous vendons argent comptant et nous accordons un escompte de 10 p.c. sur toute vente au-delà de \$10.00.

## RENAUD, KING

AND

## PATTERSON

MEUBLES & LITERIE;

Gros et Détail

652, Rue Craig, 652

P.S.—Embellage gratis et escompte spécial aux acheteurs hors de Montréal.

**V. ROY & L. Z. GAUTHIER**

Architectes et évaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(Block Barron)

VICTOR ROY.

L. Z. GAUTHIER.

Téléphone no 2113.

## LAPRES ET LAVERGNE

PHOTOGRAPHES

360, ST-DENIS, MONTREAL

M. J. après appartenir autrefois à la maison W. Notman et Fils.—Portraits de tous genres et aux prix courants.

Téléphone Bell, No 728

ABONNEZ-VOUS

AU

## MONDE ILLUSTRÉ

SEUL

Journal français Illustré

DU

CANADA

ET

LE PLUS COMPLET

DES

Journaux Littéraires

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**, le plus complet et le meilleur marché des journaux de Canada

# ORGUE EOLIEN

La plus grande Merveille Musicale.  
 Visite et correspondance sollicitées.  
 Seul importateur des Pianos  
 Hazelton, Fischer, Dominion et Berlin et  
 des Orgues Eoliennes, Peloubet et  
 Dominion.



Un bienfait pour le beau sexe

Poitrine parfaite par les

**Poudres**

**Orientales**

les seules

qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé le

DEVELOPPEMENT

— ET LA —

Fermete des Formes de la Poitrine

CHEZ LA FEMME

**SANTÉ ET BEAUTÉ**

1 boîte, avec notice, \$1; 6 boîtes, \$5

En vente dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général pour la Puissance :

**A. BERNARD, 1882, Ste-Catherine MONTREAL Tél. Bell 6413**

LES NOUVEAUX ABONNÉS

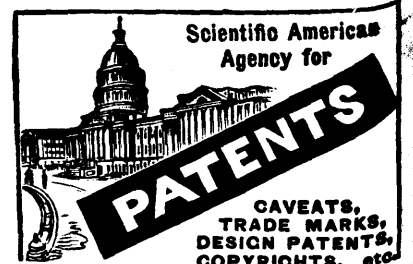
De quatre, six et douze mois Recevront gratuitement le feuillet en cours de publication "Les Mangeurs de Feu."

**A VENDRE**

Une machine à tricoter,

BON MARCHÉ

S'adresser : 40, place Jacques-Cartier



For information and free Handbook write to MUNN & CO., 361 BROADWAY, NEW YORK. Oldest bureau for securing patents in America. Every patent taken out by us is brought before the public by a notice given free of charge in the  
**Scientific American**  
 Largest circulation of any scientific paper in the world. Splendidly illustrated. No intelligent man should be without it. Weekly, \$3.00 a year; \$1.50 six months. Address MUNN & CO., PUBLISHERS, 361 Broadway, New York City.